



**HAL**  
open science

## L'expression du manque en persan : une approche énonciative

Fabienne Toupin

► **To cite this version:**

Fabienne Toupin. L'expression du manque en persan : une approche énonciative. L'expression du manque à travers les langues, pp.257 - 310, 2021, 10.1515/9783110727609-010 . halshs-03502264

**HAL Id: halshs-03502264**

**<https://shs.hal.science/halshs-03502264v1>**

Submitted on 13 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabienne Toupin

## Chapitre 10 L'expression du manque en persan : une approche énonciative \*

Il s'agit ici de présenter, selon la belle formule de Claude Delmas (1995, p. 91), « quelques régions que l'on peut discerner sur la carte inachevée, mais non muette, du manque ». La langue objet d'étude est le persan, qui – pas plus que les autres langues abordées dans ce volume – ne dispose ni d'un unique lexème verbal ni d'un lexème nominal spécifique ayant la même portée sémantico-référentielle que *manquer* et *manque* respectivement.

Un bref paragraphe introductif (§ 1) permettra de rappeler certaines caractéristiques de la langue persane, pertinentes pour une bonne lecture de cette étude, et de préciser les principes de translittération en alphabet romain retenus ici. Dans la section suivante (§ 2), j'indiquerai comment a été constitué le corpus servant de base à ma réflexion et comment les exemples sont présentés. L'inventaire des principaux marqueurs viendra ensuite : il sera tout d'abord présenté sous un angle analytique, les marqueurs énumérés étant simplement classés par parties du discours (§ 3) ; dans un second temps (§ 4), on organisera cet inventaire d'une manière synthétique, suivant un schéma potentiellement applicable à d'autres langues étudiées dans ce volume. Jusqu'à ce point de l'étude, l'approche sera essentiellement descriptive, mais une dernière section avant la conclusion générale (§ 5) sera l'occasion de proposer une réflexion plus théorique sur le rôle du marqueur *kam* (« en moins, peu ») et de ses diverses combinaisons dans l'expression du manque en persan ; on emploiera

---

\* Je tiens à remercier les collègues et étudiants qui ont participé au fil des années aux réunions mensuelles de notre équipe travaillant sur l'expression du manque à travers les langues naturelles les plus diverses : c'est auprès d'eux et grâce à leurs exposés que j'ai commencé à cerner quelque peu les stratégies des langues pour exprimer la notion de /manque/. J'exprime ma vive gratitude à mon amie Mehran Bajelan, locutrice native du persan, qui a été mon informatrice pour ce travail : sans elle, la traduction du QCB n'aurait pas été possible, et elle a été la source de contrôle de l'acceptabilité des énoncés persans sur lesquels s'appuie mon étude. Je remercie aussi chaleureusement les collègues qui ont relu celle-ci et dont les remarques ont grandement permis de l'améliorer : Sylvester Osu, Gérard Deléchelle, Jean-Marc Gachelin et Alain Delplanque, ainsi que deux relecteurs ou relectrices anonymes, extérieur-e-s à l'équipe LLL. Enfin, j'adresse mes remerciements à Jean Chuquet pour les références bibliographiques qu'il m'a aimablement communiquées concernant *little* et *peu*. Je reste seule responsable des erreurs ou inexactitudes qui pourraient être restées dans cette contribution.

pour ce faire le cadre de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives.

## 1 Rappel de quelques caractéristiques du persan

Du point de vue typologique, le persan (فارسی) est une langue SOV. Cette langue appartient à la famille indo-européenne, au groupe indo-iranien, et elle est parlée par un peu plus de 100 millions de locuteurs dans le monde. Elle est la langue officielle, ou l'une des langues officielles, de trois pays : l'Iran (environ 79 millions de locuteurs), l'Afghanistan (16 millions) et le Tadjikistan (7 millions). Mais le persan se rencontre également au Bahreïn, en Azerbaïdjan, en Irak, en Russie et en Ouzbékistan, en tant que langue parlée par des minorités persophones<sup>1</sup> ; la langue est également parlée par des communautés d'origine iranienne installées en Amérique du Nord ou en Europe.

Une telle étendue géographique implique une importante variation dialectale qui commence en Iran même, où le parler de Téhéran joue le rôle de norme. Les principales variétés du persan sont le *fârsi* en Iran, le *dari* (*fârsi-e dari*) en Afghanistan et le *tadjik* au Tadjikistan<sup>2</sup>. Ce travail portera sur des énoncés en *fârsi*, variété de Téhéran ; il s'agit en effet de la variété parlée par mon informatrice, M<sup>me</sup> Mehran Bajelan, locutrice native du persan (voir note initiale) et de la variété dont je suis familière.

Bien qu'il ne soit pas apparenté avec l'arabe, le persan s'écrit au moyen d'une variante de l'alphabet arabe, l'alphabet arabo-persan. C'est le cas en Iran et en Afghanistan, mais au Tadjikistan et en Ouzbékistan, en Azerbaïdjan et en Russie, la langue a été cyrillisée : la variété tadjike s'écrit donc en caractères cyrilliques. Dans ma présentation des exemples, après avoir fourni l'énoncé en alphabet arabo-persan (dans le QCB uniquement), je propose une translittération en alphabet latin, sur la base du système de Fouchécour (1985, chap. 1.11 : « Écriture et translittération »), qui a été longtemps enseigné aux étudiants de l'INALCO<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir les données actuelles du CNRS : [<http://lgidf.cnrs.fr/persan>].

<sup>2</sup> L'*hazârâgi* est la langue d'une minorité que l'on trouve à la fois en Afghanistan, au Pakistan, en Iran, au Tadjikistan et au Turkménistan. « [...] l'*hazârâgi*, appartient au groupe persan d'Afghanistan ou dari, dont il se distingue par une structure simplifiée, par l'emploi de mots et de tournures grammaticales propres » (source : *Encyclopedia Universalis* en ligne, [[https://www.universalis.fr/encyclopedie/hazara/#i\\_0](https://www.universalis.fr/encyclopedie/hazara/#i_0)], dernier accès 2 novembre 2020).

<sup>3</sup> Institut National des Langues et Civilisations Orientales. L'auteure de la présente étude est une ancienne élève de cet Institut.

Toutefois, quelques simplifications sont apportées à ce système, comme on en jugera par la liste ci-dessous, à comparer avec Fouchécour (1985, p. 24–26) :

â = آ	z = ذ ض ظ ز
a = اَ	ž = ژ
e = اِ	q = ق
š = ش	k = ک
s = ص س ث	g = گ
j = ج	u, ow, v = و
č = چ	h = ح ه
x = خ	ey, i, y = ی
r = ر	

Les simplifications consistent à utiliser un unique graphème latin, face à plusieurs graphèmes d'origine arabe, lorsqu'un seul et unique phonème persan est en jeu (par exemple : s = ص, س, ou encore ث), cf. Fouchécour (1985, p. 23). La translittération utilisée ici est donc phonologique et non strictement orthographique ; de manière générale, elle est la plus simple possible et n'appelle de remarques que sur certains points précis.

Lorsque la lettre vâv (و) se trouve en deuxième position dans un mot commençant par khe (خ), l'ensemble représentant un ancien phonème /xw/ aujourd'hui réduit à /x/ (Fouchécour, 1985, p. 34), le diacritique suscrit <sup>v</sup> ne sera pas employé : on transcrira ainsi, par exemple, le mot persan signifiant « sommeil » : *xâb* et non *x<sup>v</sup>âb*. Une autre conséquence concerne la translittération des différentes lettres représentant l'occlusive glottale, qui correspond bien à un phonème actuel du persan : /ʔ/. Comme cette occlusive n'est pas réalisée en position initiale et qu'en position médiane, elle est très souvent remplacée par l'hiatus ou par /j/ à l'intervocalique (Fouchécour, 1985, p. 20 et 32), elle ne sera pas transcrite dans ces positions (cf. aussi Lazard, 1990, p. xi). Enfin, la lettre hâ (آ), ambiguë en finale, ne sera transcrite que si elle est le signe du phonème /h/, pas de /e/.

On a fait le choix de présenter les mots empruntés au français (*coup d'état, équipe, tir...*) ou à l'anglais (*club, rail...*) avec la graphie qu'ils ont dans ces langues.

Il se peut que, malgré ma vigilance, des incohérences de détail subsistent.

## 2 Corpus

### 2.1 Présentation des exemples

Chaque exemple se présente sous forme de tableau dont le nombre de lignes est 5 (ou un multiple de 5). Il s'agit, dans cet ordre : 1) d'un énoncé français contenant *manquer* ou *manque* ; 2) de l'énoncé correspondant traduit en persan et écrit en alphabet arabo-persan (dans le QCB uniquement) ; 3) de ce dernier énoncé translittéré en alphabet latin ; 4) de la glose morphosyntaxique de l'énoncé persan ; 5) enfin, d'un mot à mot assez grossier en français, susceptible de favoriser la bonne interprétation de l'énoncé.

Contrairement à la glose morphosyntaxique, ce mot à mot s'est révélé un exercice redoutable, et des compromis ont constamment dû être faits entre une séquence authentiquement littérale mais n'ayant aucun sens en français et une autre séquence, sémantiquement interprétable mais trop éloignée du persan. J'assume les arbitrages que j'ai faits, mûrement réfléchis, mais sans doute des auteurs différents en auraient-ils choisi d'autres. Dans la ligne de mot à mot, par convention j'emploie le passé simple là où le persan utilise un prétérit, pour mieux distinguer ce temps du parfait, qui, lui, est rendu par le passé composé. Précisons que le prétérit en persan n'a rien du caractère archaïque et désuet du passé simple français – il est au contraire aussi vivant que le prétérit anglais, auquel il peut être comparé.

Le découpage morphosyntaxique est basé sur la grammaire de Fouchécour (1985) ; on a choisi de détacher graphiquement presque tous les affixes, dont :

- sur le plan verbal, tous les préfixes<sup>4</sup> ainsi que les formes enclitiques du verbe *budan* (« être ») formant le parfait. Toutefois, faute de place, les désinences personnelles ne sont pas formellement détachées ;
- sur le plan nominal, les suffixes personnels enclitiques, les suffixes du pluriel, l'*ézâfe* (marque de liaison entre déterminé et déterminant, Fouchécour, 1985, p. 52 et suiv.), les suffixes homonymes d'indétermination et de nominalisation *-i*, et enfin *-râ*.

---

<sup>4</sup> Le préfixe négatif *na-*, qui s'ajoute au verbe pour former la négation de phrase, devient *ne-* dans l'usage courant devant cet autre préfixe verbal qu'est *mi-* (Fouchécour, 1985, p. 183). Le préfixe *be-*, marque des modes subjonctif et impératif, devient *bi-* si le radical du verbe commence par une voyelle autre que /i/, ou encore *bo-* en persan familier avec quelques verbes d'emploi fréquent (*ibid.*, p. 146–147). Ces variations sont prises en compte dans la transcription et la glose grammaticale.

Les gloses morphosyntaxiques sont faites à l'aide des *Leipzig Glossing Rules* de l'Institut Max Planck, les spécificités du persan contemporain ayant rendu nécessaire l'ajout des abréviations suivantes : EPS pour *enclitic personal suffix*, cf. Fouchécour (1985, p. 79–83) ; EZF pour *ezâfe* ; PREV pour *preverb* ; PRSS pour *present stem*, ou radical I du verbe, et PSTS pour *past stem*, ou radical II du verbe (Fouchécour, 1985, p. 142 et suiv.).

Par ailleurs, dans un souci d'allègement :

- pour gloser *-râ*, marque du complément d'objet défini, DEF OBJ a été remplacé par le plus court DEF, étiquette non ambiguë puisque la seule marque de définitivité nominale du persan concerne le constituant objet ;
- les démonstratifs distal et proximal ne sont pas distingués : on a employé l'étiquette unique DEM ;
- les formes enclitiques du verbe *budan* (« être »), qui sont distinctes des formes non enclitiques et servent entre autres à former le parfait, ne sont pas explicitement signalées comme enclitiques.

Rappelons enfin que le persan contemporain connaît des différences importantes, à caractère systématique, entre formes écrites et formes orales, appelées « persan familier » (Fouchécour, 1985, chap. xvii) ou « Colloquial Persian » (Lambton, 1981, Lesson XIV) ; dans la mesure où l'emploi des formes orales n'est pas lié à un niveau de langue « familier », « persan courant » serait d'ailleurs plus juste. Dans ce chapitre, le choix est fait de translittérer en référence aux formes écrites normées.

## 2.2 Constitution du corpus

Mon point de départ a été le questionnaire commun de base (QCB), dont les énoncés sont représentatifs :

- 1) des différentes structures syntaxiques du verbe *manquer* : emplois impersonnel ou au contraire personnel ; emplois intransitif, transitif ou transitif indirect, la préposition pouvant alors être *à* ou *de* ;
- 2) des différences sémantiques entre les énoncés français contenant *manquer* : il s'agit tantôt d'un procès manqué, c'est-à-dire qu'un procès attendu ou visé est représenté comme n'ayant pas, ou pas complètement, eu lieu – ou qu'un résultat, attendu ou visé, est représenté comme n'étant pas atteint ; tantôt d'un « objet » manquant, c'est-à-dire qu'un « objet » dont la présence est

attendue ou souhaitée est représenté comme absent<sup>5</sup> (voir la contribution d'Alain Delplanque dans ce volume).

Les énoncés du QCB ont été traduits par mon informatrice, M<sup>me</sup> Bajelan, notés par moi (avec, le cas échéant, des variantes envisageables) puis vérifiés par mon informatrice. Ceci ne s'applique pas aux énoncés tirés du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, pour lesquels j'ai utilisé la traduction en persan réalisée par Ahmad Shamlou, disponible sur le site « Lexilogos » (voir bibliographie)<sup>6</sup>.

Cette première étape a livré un ensemble de 42 énoncés persans<sup>7</sup>, complété et élargi grâce à d'autres exemples provenant de deux sources complémentaires : 1) le dépouillement des dictionnaires bilingues à ma disposition, notamment ceux du site « Lexilogos », et 2) la constitution d'un corpus à partir de questions posées à M<sup>me</sup> Bajelan.

Comme le note Claire Agafonov dans sa contribution sur le russe (ce volume) : « Les dictionnaires fournissent des dizaines d'équivalents possibles. Les phrases du QCB admettant elles-mêmes des variantes de traduction, le champ des possibilités est très vaste. » Pourtant, le choix a été fait de ne pas restreindre le nombre de lexèmes et de structures sélectionnés, et de ne pas réduire le corpus d'énoncés persans. Certes, avec certains lexèmes une « retraduction » du persan vers le français donne plus volontiers un autre verbe que *manquer*. Prenons quelques exemples :

- cas du verbe *istâdan*, « se tenir debout », qui lorsqu'il est préfixé par la négation (*na-istâdan*) peut entrer dans un énoncé exprimant l'idée de « manquer » dans le contexte bien particulier de « manquer à sa parole » :

<sup>5</sup> Dans ce chapitre, *objet* dans « objet manquant » est employé au sens très large défini par le *Trésor de la Langue Française informatisé* dans son § I.A. « Tout ce qui, animé ou inanimé, affecte les sens, principalement la vue » (TLFi, s.v. *objet*).

<sup>6</sup> Il existe environ 10 traductions du *Petit Prince* en persan (source : Leili Anvar, émission « Remède à la mélancolie », diffusée sur France Inter le 25 février 2018). Faute de temps, nous n'avons pas pu procéder à une comparaison des énoncés pertinents pour cette étude, mais cela pourrait faire l'objet d'une étude complémentaire.

<sup>7</sup> Ces énoncés sont amenés ici avec le numéro qu'ils portent dans le QCB, ce numéro étant placé entre crochets carrés : ex. [3b]. Les énoncés complémentaires, eux aussi numérotés à partir de 1, voient leur numéro placé entre parenthèses : ex. (7).

(1) *dustam bar sar-e harfaš naistâd.*

dust	-am	bar	sar	-e	harf	-aš	na-	istâd
ami	EPS1SG	sur	tête <sup>8</sup>	EZF	parole	EPS3SG	NEG	se_tenir_debout.PSTS.3SG
ami	mon	sur			parole	sa	ne pas	se tint debout

« Mon ami a manqué à sa parole. »

- cas des locutions verbales apparentées *nâqes budan* « être incomplet, être défectueux » ou, pour un animé humain, « être handicapé », et *naqs dâštan* « avoir (un) défaut » :

[10a] *xâne-ye pedar-e-to naqs ziâd dârad va hame-ye kâršenâshâ-ye šahr-e grenoble intowri fekr mikonand<sup>9</sup>.*

xâne	-ye	pedar	-e	-to	naqs	ziâd
maison	EZF	père	EZF	2SG	défaut	beaucoup
maison	de	père	de	toi	défaut[s]	beaucoup

dârad	va	hame	-ye	kâršenâs	-hâ	-ye
AVOIR.PRSS.3SG	et	tous	EZF	connaisseur	PL	EZF
a	et	tous		connaisseurs		de

šahr	-e	grenoble	intowri	fekr	mi-	konand
ville	EZF	Grenoble	ainsi	pensée	IPFV	faire.PRSS.3PL
ville	de	Grenoble	ainsi	pensent		

« Mais la maison de ton père est manquée ; de l'avis de tous les connaisseurs de Grenoble, elle manque. Et comment ? Les fondements sont trop solides pour une maison qui n'a que deux étages ; il en fallait quatre ou cinq. »

- cas du verbe *laqzidan*, « glisser », qui peut se traduire par « manquer » si son sujet syntaxique réfère à un membre du corps comme le pied ou la jambe :

<sup>8</sup> Il s'agit ici, selon moi, d'un emploi grammaticalisé du marqueur *sar*.

<sup>9</sup> Une traduction complète de cet exemple figure dans le QCB traduit en persan.

(2) *pâyaš laqzid.*

pâ	-yaš	laqzid
pied	EPS3SG	glisser.PSTS.3SG
pied	son	glissa

« Le pied lui a manqué. »

- cas de l'adjectif *mobham*, qui associé au verbe *budan* (« être ») peut certes rendre certains énoncés français avec *manquer*, mais dont la traduction usuelle est « qui manque de clarté, qui manque de précision, incertain », le sujet syntaxique pouvant référer entre autres à un exposé, un cours, une prise de parole... :

[Dans un amphithéâtre, des étudiants échangent leurs impressions.]

(3) *dars-e in ostâd mabhum hast.*

dars	-e	in	ostâd	mobham	ast
cours	EZF	DEM	professeur	imprécis	être.PRSS.3SG
cours	de	ce	professeur	imprécis	est

« Le cours de ce professeur manque de clarté. »

- cas de la locution verbale *tang šodan*, dont la traduction usuelle est « s'en-nuyer de » et qui ne correspond au français *manquer* que dans un contexte précis, le contexte amoureux (*litt.* « devenir étroit », en parlant du cœur) :

[4e] *ali motevajjeh šod ke har dafe ke az ham jodâ mišodand u bištar delaš barâ-y-aš tang mišod va u bištar dar yâdaš mimând.*

ali	motevajjeh	šod	ke	har	dafe	ke	az	ham	jodâ
Ali	conscient	devenir.PSTS.3SG	COMP	chaque	fois	COMP	de	RECP	séparé
Ali	conscient	devint	que	chaque	fois	que	de	l'un l'autre	séparé[s]
mi-	šodand	u	bištar	del	-aš	barâ	-y(e)	-aš	tang
1PFV	devenir.PSTS.3PL	3SG	plus	coeur	EPS3SG	pour	EZF	EPS3SG	étroit
[ils]	devenaient	lui	plus	coeur	son	pour		elle	étroit

mi-	šod	va	u	bištar	dar	yâd	-aš	mi-	mând
IPFV	devenir.PSTS.3SG	et	3SG	plus	dans	mémoire	EPS3SG	IPFV	rester.PSTS.3SG
devenait		et	elle	plus	dans	mémoire	sa		restait

« Ali s'aperçut qu'il se souvenait d'elle un peu plus intensément et qu'elle lui manquait un peu plus souvent à chaque fois qu'ils étaient séparés. »

- cas de la locution verbale *rad šodan* ou du verbe *gozaštan*, à même d'exprimer le procès « manquer » si leur sujet syntaxique renvoie à un être [± animé] en mouvement (balle, personne se déplaçant...), mais dont la traduction la plus fréquente est « passer, traverser » :

(4) *gulule rad šod va naxord.*

gulule	rad	šod	va	na-	xord
balle	passage	devint	et	NEG	manger.PSTS.3SG
balle	traversa		et	ne pas	avala

« La balle a manqué sa cible. »

[1a] *az xâne-ye ânhâ gozaštîd.*

az	xâne	-ye	ân	-hâ	gozaštîd
de	maison	EZF	DEM	PL	dépasser.PSTS.2PL
de	maison	de	eux		[vous] dépassâtes

« Vous avez manqué leur maison. » (= Vous l'avez dépassée en marchant.)

L'énoncé [1a] admet également la traduction *Az xâne-ye ânhâ rad šodîd.*

On pourrait multiplier presque à l'infini ce genre d'exemples, en apparence plus marginaux que d'autres. Il m'a cependant semblé pertinent de les conserver, chacun étant finalement aussi riche d'enseignements que les énoncés plus prototypiques (moins spécialisés sémantiquement). Je m'en explique brièvement :

- l'énoncé (1) fait intervenir la négation (*na-istâdan*), comme littéralement des dizaines d'autres exemples du corpus, et il doit donc nous amener, lui aussi, à réfléchir sur le rôle de cette opération dans l'expression du manque ;
- avec *nâqes budan* ou *naqs dâštan* et l'exemple [10a], la négation est sémantiquement inférable : pour un sujet [- animé], être incomplet ou défectueux, c'est ne pas se présenter dans l'état de complétude ou de perfection qui est envisagé ; pour un sujet [+ animé humain], être handicapé, c'est ne pas

présenter l'état physique ou fonctionnel qui est l'état normal attendu. Ces locutions convoquent à l'esprit l'étymologie du français *manquer*<sup>10</sup> ;

- ainsi en (2), le pied ou la jambe, dont le rôle est de soutenir le corps pour permettre la station debout (état normal de l'être humain), ne sont pas censés glisser, et si c'est le cas, le locuteur fait le constat d'un écart, d'une différence, entre ce qui est attendu et ce qui est observable ; on peut dire la même chose pour la prise de parole en (3), dont le caractère normal, attendu, est la clarté ; il en va de même encore en [4e], où la représentation culturelle du cœur, en tant que siège de l'affect, rencontrée en Iran et d'autres pays persophones, est telle qu'un cœur étroit, serré, est un cœur dys-fonctionnant ;
- enfin, les énoncés (4) et [1a], qui font intervenir des formes signifiant « passer, traverser » (*rad šodan* et *gozaštan*) nous renvoient à un procédé lui aussi fréquemment rencontré, marqué (entre autres) par *yūs* en mòré (cf. la contribution de Sũ-tõõg-nooma Kabore dans ce volume) ou par le préverbe *pro-* du russe (voir l'étude de Claire Agafonov) – je veux parler de la traversée d'un espace construit par le cotexte.

On voit ainsi que même des énoncés en apparence assez marginaux sont de nature à permettre d'intéressantes observations, voire des rapprochements inter-langues, et qu'ils ont donc tout à fait leur place dans un volume sur l'expression du manque à travers les langues, où l'idée est de rechercher des points communs entre langues et d'éventuels mécanismes généralisables.

Cependant, pour éviter d'éparpiller notre réflexion, il ne sera pas proposé ici d'examen approfondi de ces énoncés « marginaux » : comme annoncé en introduction, un tel approfondissement sera réservé aux énoncés contenant *kam* (« en moins, peu ») et ses diverses combinaisons morphosyntaxiques. Ceci se justifie par l'observation des régularités frappantes du corpus, au nombre de deux : la fréquence du marqueur *kam* et celle du recours à la négation (une observation similaire peut être faite dans d'autres langues étudiées dans ce volume).

---

**10** Latin *mancus* « manchot, infirme de la main », puis « mutilé, estropié ». Des mots issus de cette racine se retrouvent dans les langues romanes sous forme d'adjectif et de verbe. Ces lexèmes sont apparentés au vieil-anglais *bemancian* « estropier » ainsi qu'au moyen-néerlandais *mank* « estropié » (Ernout et Meillet [1967], s.v. *mancus*). Sur les questions étymologiques, voir dans ce volume les contributions d'Alain Delplanque, d'Alain Cambourian et de Patrick Gettliffe.

### 3 Inventaire des principaux marqueurs

Le terme de *marqueur* renvoie à une conception précise du fonctionnement des langues, conception énonciativiste dans laquelle les énoncés sont le produit d'une activité mentale, qui est faite d'opérations non conscientes et qui précède l'extériorisation des énoncés sous forme phonique ou graphique. Les énoncés représentent donc des traces matérielles de cette activité, sous forme d'agencement de marqueurs :

Si l'on part du principe théorique, exposé ailleurs, qu'il existe trois niveaux de représentation (niveau I, langage [notions ; opérations] ; niveau II, langues [agencements de marqueurs] ; niveau III, métalinguistique), on posera que les unités de niveau II sont des marqueurs d'opérations de niveau I (niveau auquel nous n'avons pas accès, autrement que par ces traces que sont les marqueurs) (Culioli 1990, p. 129).

[...] *agencement* indique que l'on n'a pas affaire à des formes quelconques (il existe des règles de bonne formation), tandis que le terme *marqueur* renvoie à l'indication perceptible d'opérations mentales, qui font passer du niveau I, dont nous n'avons que la trace, au niveau II qui est précisément le lieu où s'agencent les traces sous forme d'énoncés (Culioli, 1999a, p. 162).

Le théoricien devra forger des outils d'analyse capables de nous éclairer sur le fonctionnement caché de l'activité langagière. Dans sa tâche, il sera aidé par un phénomène extraordinaire, que la grande majorité des utilisateurs des langues ne soupçonne même pas, à savoir le fait que les énoncés de surface (ce que l'on appelle communément les phrases d'une langue) comportent des *traces visibles* de ce fonctionnement invisible. Une fois que l'on est persuadé que l'énoncé linéaire est le produit d'opérations profondes, on est prêt à admettre qu'il puisse y avoir des morphèmes (mots ou affixes) qui ont précisément pour mission de *signaler* ces opérations, en quelque sorte de les *coder* (Adamczewski, 1982, p. 5–6).

À une trace matérielle donnée peuvent correspondre *une* ou *des* opérations – il existe des « marqueur[s] d'opération ou éventuellement de polyopération » (Culioli, 1990, p. 115–116), et inversement, une opération donnée (par exemple la négation) peut être représentée dans une langue par *un* ou par *des* marqueurs.

L'objet du linguiste est alors le suivant : « Le travail métalinguistique consistera à reconstruire les opérations et les chaînes d'opérations dont telle forme empirique est le marqueur » (Culioli, 1990, p. 129).

Dans la théorie développée par Henri Adamczewski et ses collaborateurs, appelée Théorie Métaopérationnelle, les marqueurs sont uniquement des mots ou morphèmes grammaticaux<sup>11</sup> ; cet usage est sous-tendu par une conception de

11 D'ailleurs, les marqueurs sont fréquemment appelés *opérateurs*, terme aujourd'hui désuet chez les linguistes énonciativistes. Voir Lapaire (1993, p. 85–87).

l'opposition lexicale-grammaire en termes rigides – c'est-à-dire en termes de frontière plutôt que de continuum –, conception que mon propre parcours intellectuel m'a amenée à remettre en cause. Sur ce point, je fais mienne la conception plus englobante de *marqueur* que l'on trouve dans la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (ci-après TOPE), élaborée par Antoine Culioli et ses associés : « Un marqueur peut être un morphème : modification de la forme d'un mot (marqueur flexionnel), ou l'adjonction d'un mot distinct (marqueur analytique) ou une modification de la prosodie (marqueur prosodique) » (Groussier et Rivière, 1996, s.v. *marqueur*). En somme, dans cette perspective, toute unité linguistique, segmentale ou suprasegmentale, lexicale ou grammaticale, est un marqueur.

Passons donc maintenant à l'inventaire des principaux marqueurs entrant dans l'expression du manque en persan ; comme annoncé, l'inventaire est présenté sous un angle analytique, les marqueurs énumérés étant simplement classés par parties du discours. On commencera par le verbe.

### 3.1 Verbes

Ce qui frappe dans le corpus constitué, c'est le recours considérable à la structure syntaxique qui consiste à préfixer la « particule de négation » *na* (Fouchécour, 1985, p. 183) au verbe, cette structure construisant la négation de phrase.

#### 3.1.1 Verbes préfixés par la particule de négation *na-*

Voici quelques exemples de verbes préfixés par *na-*, accompagnés d'énoncés illustrant leur fonctionnement. L'exhaustivité n'est pas visée, elle serait même inenvisageable tant cette structure syntaxique est fréquente dans l'expression du manque en persan.

Pour s'en tenir à quelques verbes parmi les plus fréquents, on trouve ainsi *na-budan*, dérivé de *budan* (« être »), exemples [6a] et [8e] ; *na-dâštan*, dérivé de *dâštan* (« avoir »), exemples (5) et [13] ; *na-kardan*, dérivé de *kardan* (« faire »), exemples (6) et [12] ; ou encore *na-raftan* dérivé de *raftan* « aller, partir », exemple (7).

[6a] *u vaznei nist ke betavânad aqâyed-e mardom-râ avaz konad.*

u	vaznei	nist <sup>12</sup>	ke	be-	tavânad
3sg	lourd	être.PRSS.3SG.NEG	COMP	SBJV	pouvoir.PRSS.3SG
il	lourd	n'est pas	[pour] que	[il] puisse	
aqâyed	-e	mardom	-râ	avaz	konad
opinion	EZF	gens	DEF	changement	faire.PRSS.3SG
opinion	des	gens		changer	

« Il manque de poids pour faire fléchir l'opinion publique. »

[8e] *šomâ faqat mard nistid hamin.*

šomâ	faqat	mard	nistid	hamin
2PL	simplement	homme	être.PRSS.2PL.NEG	DEM
vous	simplement	homme[s]	n'êtes pas	ceci même

« Il vous manque d'être des hommes, rien que ça ! »

(5) *bâ sor'ati ke piš miravim dar si sâl-e âyande naft na xâhim dâšt.*

bâ	sor'at	-i	ke	piš	mi-	ravim	dar
avec	vitesse	INDF	COMP	en avant	IPFV	aller.PRSS.1PL	dans
avec	vitesse		que	en avant	[nous] allons		dans
si	sâl	-e	âyande	naft	na-	xâhim	dâšt <sup>13, 14</sup>
trente	année	EZF	venir.PR.S.PTCP	pétrole	NEG	vouloir.PRSS.1PL	avoir.PSTS
trente	an[s]			pétrole	ne pas	[nous] aurons	

« Au train où vont les choses, dans 30 ans, on manquera de pétrole. »

<sup>12</sup> Il s'agit d'une forme coalescente, fusion de *na+budan*, que l'on rencontre au présent. Le paradigme complet est : *nistam* (1SG), *nisti* (2SG), *nist* (3SG), *nistim* (1PL), *nistid* (2PL), *nistand* (3PL). On retrouvera cette forme verbale dans divers exemples ultérieurs.

<sup>13</sup> Le persan est une langue sans article, ni défini ni indéfini, si par article on entend un morphème libre se plaçant dans la chaîne linéaire à côté du substantif. Il possède cependant une « marque d'indéfinition » sous la forme du suffixe *-i* (Fouchécour 1985, p. 56–58), qui apparaît dans la glose morphosyntaxique fournie. On retrouvera ce suffixe dans divers exemples ultérieurs.

[13] *man hatâ yek nafar-e kâšef nadâram.*

man	hatâ	yek	nafar	-e	kâšef	na-	dâram
1SG	même	un	CLF	EZF	explorateur	NEG	avoir.PRSS.1SG
je	même	un			explorateur	ne pas	ai

« – Mais vous êtes géographe !

– C'est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des déserts. »

(6) *Dâdbeh be bačehâš ziâd mohabat nemikonad.*

dâdbeh	be	bače	-hâ	-aš	ziâd	mohabat	ne-	mi-	konad
Dâdbeh	à	enfants	PL	EPS3SG	beaucoup	tendresse	NEG	IPFV	faire.PRSS.3SG
Dâdbeh	à	enfants	ses		beaucoup	tendresse	ne pas	fait	

« Dâdbeh manque de tendresse envers ses enfants. »

[12] *man varzeš nemikonam.*

man	varzeš	ne-	mi-	konam
1SG	sport	NEG	IPFV	faire.PRSS.1SG
je	sport	ne pas	fais	

« Depuis cinquante-quatre ans que j'habite cette planète-ci, je n'ai été dérangé que trois fois. La première fois ç'a été, il y a vingt-deux ans, [...]. La seconde fois ç'a été, il y a onze ans, par une crise de rhumatisme. Je manque d'exercice. Je n'ai pas le temps de flâner. Je suis sérieux, moi. »

[À propos d'un chasseur dont le coup de fusil n'est pas parti, il est ou a été jusqu'à récemment possible à certains locuteurs de dire :]

14 De plus, (5) présente ce qu'on appelle la *forme périphrastique de futur* (Fouchécour 1985, p. 163–64), construite à partir du verbe *xâstan* (« vouloir ») conjugué au présent et suivi d'un infinitif apocopé (dépourvu de sa désinence *-an*). Dans cet emploi grammaticalisé qui n'est pas sans rappeler celui de *will* en anglais contemporain, les formes de *xâstan* au présent n'acceptent pas le préfixe *mi-*.

(7) *tufangaš dar naraft.*

tufang	-aš	dar	na-	raft
fusil	EPS3SG	PREV	NEG	aller.PSTS.3SG
fusil	son		ne pas	partit

« Son fusil a manqué. »

Les mêmes verbes préfixés par *na-*, et de nombreux autres encore, entrent dans des locutions verbales pouvant toutes se traduire par « manquer » ou « rater, ne pas réussir », tandis que les locutions positives correspondantes, elles, ont le sens de « réussir, mener à bonne fin ». Il s'agit donc toujours de « procès manqués ». S'agissant de *na-dâštan*, on pense en premier lieu à la locution *čizi-râ be had-e kâ-fi na-dâštan*, litt. « ne pas avoir qqch. au niveau suffisant », sur laquelle on reviendra plus loin, au § 5.

Pour donner une idée de la diversité des possibles, je citerai trois exemples : *na-bordan* « ne pas (em)porter » dans la locution *čizi-râ az piš na-bordan*, très litt. « ne pas porter qqch. depuis devant/avant » ; *na-residan* « ne pas arriver » dans l'expression *be natije na-residan*, litt. « ne pas arriver au résultat » ; *na-šodan* « ne pas devenir » dans la formule *movaffaq na-šodan*, litt. « ne pas devenir réussi », l'adjectif *movaffaq* signifiant « qui réussit », « qui est couronné de succès » :

[9a] *coup d'état movaffaq na šod va dowlat dastur-e jalb-e haftar-râ dâd vali na tavânestand u-râ dastgir konand.*

coup d'état	movaffaq	na-	šod	va	dowlat	dastur
coup d'état	réussi	NEG	devenir.PSTS.3SG	et	gouvernement	ordre
coup d'état	réussi	ne pas	devint	et	gouvernement	ordre

-e Jalb	-e haftar	-râ dâd	vali
EZF arrestation	EZF Haftar	DEF donner.PSTS.3SG	mais
de arrestation	de Haftar	donna	mais

na-	tavânestand	u	-râ	dastgir	konand
NEG	pouvoir.PSTS.3PL	3SG	DEF	capturé	faire.PRSS.3PL
ne pas	[ils] purent	le		capturer	

« Le coup d'état a manqué et le gouvernement a ordonné l'arrestation de Haftar, mais elle n'a pas eu lieu. »

À côté de ces locutions de portée générale, on trouve des expressions idiomatiques sémantiquement spécialisées, telles *lâzeme-ye xedmat-e xod-aš-râ be jâ nâ-y-âvardan* « manquer à son devoir » (*litt.* ne pas apporter son devoir nécessaire à [la] place [qui convient]) ou encore *na-istâdan* « ne pas se tenir debout » dans la formule (*bar*) *sar-e harf-e xod-aš na-istâdan*, « manquer à sa parole » (*litt.* « ne pas se tenir debout sur sa propre parole »), illustrée dans l'énoncé (1) *supra*.

Le QCB traduit et fourni en annexe permettra de trouver de nombreux autres exemples attestant du rôle fondamental de la négation dans l'expression du manque en persan.

### 3.1.2 Verbes précédés du quantifieur *kam*

Très employée également est la structure syntaxique qui consiste à associer à un verbe le quantifieur *kam*, fonctionnant ici comme adverbe (« en moins, peu »). Dans la mesure où cette stratégie énonciative fait l'objet de développements dans le § 5, je me contenterai pour le moment de donner un exemple, où *kam* est associé à *dâštan* (« avoir »), et je renvoie au paragraphe concerné pour plus de détails :

[6c] *club do nafar kam dârad tâ goruhaš kâmel bešavad.*

club	do	nafar	kam	dârad	tâ
club	deux	personne	en_moins	avoir.PRSS.3SG	COMP
club	deux	personne[s]	en moins	a	jusqu'à ce que
goruh	-aš	kâmel	be-	šavad	
équipe	EPS3SG	complet	SBJV	devenir.PRSS.3SG	
équipe	son	complète	devienne		

« Le club manque de deux joueurs pour constituer une équipe. »

### 3.1.3 Locutions verbales *az dast dâdan* et *az kise raftan*

*Az dast dâdan* est d'un emploi très fréquent en persan pour exprimer le manque. Cette locution est composée du verbe *dâdan* (« donner ») et du syntagme prépositionnel *az dast* (*litt.* « de [la] main »); *az* est une préposition fortement polysémique marquant ici l'origine spatiale (Lazard (1990) la paraphrase par « en sortant, en venant, en s'écartant [etc.] de »).

*Az dast dâdan* se rencontre dans des propositions de polarité positive :

- (8) *m'alume ke momken hast âdam istgâh-e otobusaš-râ az dast bedehad barâ-ye in ke xâb hast*

m'alume	ke	momken	ast	âdam	istgâh	-e	otobus	-aš	-râ
bien sûr	COMP	possible	être.PRSS.3SG	être_humain	arrêt	EZF	autobus	EPS3SG	DEF
bien sûr	que	possible	[il] est	être humain	arrêt	de	autobus	son	
az	dast	be-	dehad	barâ	-ye	in-	ke	xâb	ast
de	main	SBJV	donner.PRSS.3SG	pour	EZF	DEM	COMP	endormi	être.PRSS.3SG
manque				parce que				endormi	[il] est

« Bien sûr, il est possible de manquer l'arrêt d'autobus parce qu'on dort ! »

- [5a] *zani-râ ke az dast dâd va bâ u ezdevaj nakard xeyli xošgel ast.*

zan	-i	-râ	ke	az	dast	dâd	va
femme	INDF	DEF	COMP	de	main	donner.PSTS.3SG	et
femme			que	[il] perdit			et
bâ	u	ezdevaj	na-	kard	xeyli	xošgel	ast
avec	3SG	mariage	NEG	faire.PSTS.3SG	très	beau	être.PRSS.3SG
[qu']avec	elle	mariage	ne pas	fit	très	belle	est

« La femme qu'il a manqué d'épouser est d'une grande beauté. »

L'expression se rencontre également dans des propositions négatives :

- [10c] *agar be mistral nâme minevisid beguyid ke barâ-ye šenâxtan-e u man be qarâr miâyam va u qarâr-râ az dast nadehad.*

agar	be	mistral	nâme	mi-	nevisid	be-	guyid	ke
COMP	à	Mistral	lettre	IPFV	écrire.PRSS.2PL	IMP	dire.PRSS.2PL	COMP
si	à	Mistral	lettre	[vous] écrivez		dites		que
barâ	-ye	šenâxtan	-e	u	man	be	qarâr	mi-
pour	EZF	connaître.INF	EZF	3SG	1SG	à	rdv	IPFV
pour		connaître	de	lui	je	au	rdv	

âyam	va	u	qarâr	-râ	az	dast	na-	dehad
venir.PRSS.1SG	et	3SG	rdv	DEF	de	main	NEG	donner.PRSS.3SG
viens	et	[qu']il	rdv			ne	manque	pas

« Si vous écrivez à Mistral, dites-lui bien que c'est pour beaucoup le connaître que je viens et qu'il ne manque pas au rendez-vous. »

Dans un contexte négatif, *az dast dâdan* est apte à construire une valeur intensive approchant celle que véhicule l'énoncé français [1h] du QCB : en effet, dans *Il n'en manque jamais une !*, la propriété de maladresse verbale est portée au très haut degré (« Pour un gaffeur, c'est un gaffeur », etc.) :

[Un cousin bien connu pour sa maladresse verbale vient de faire une nouvelle gaffe.]

[1h] *moqeyât-râ hargez az dast nemidehad.*

moqeyât	-râ	hargez	az	dast	ne-	mi-	dehad
occasion	DEF	jamais	de	main	NEG	IPFV	donner.PRSS.3SG
occasion		jamais	[il]	ne	manque	pas	

« Il n'en manque jamais une ! »

De manière générale, *az dast dâdan* prend comme sujet syntaxique le siège du manque, défini comme le constituant [ $\pm$  animé] dont le référent est concerné par le manque ; plus précisément, si ce constituant est [+ animé humain], son référent fait l'expérience du manque à son détriment et l'on peut aller jusqu'à dire que son rôle sémantique est « maléficiaire ».

Avec *az dast dâdan*, il s'agit toujours d'un procès attendu ou envisagé qui n'a pas lieu (« procès manqué »). Le français peut expliciter le procès manqué, comme en [5a] où il s'agit d'épouser une femme, ou il peut le laisser en partie dans l'implicite : en (8), *manquer l'arrêt d'autobus*, c'est « manquer de descendre à l'arrêt d'autobus », en [10c] *manquer au rendez-vous*, c'est « manquer de se présenter au rendez-vous » (etc.). Le persan, lui, laisse toujours le procès manqué en partie dans l'implicite, en n'instanciant que le syntagme nominal complément d'objet : *istgâh-e otobus-aš-râ* (en [8]), *zan-i-râ* ([5a]), *qarâr-râ* ([10c]), *moqeyât-râ* ([1h]) ; d'après notre corpus, *az dast dâdan* ne peut pas prendre comme deuxième argument une proposition subordonnée nominale<sup>15</sup>.

15 Si le deuxième argument est une subordonnée nominale, on se tourne vers *nazdik budan* (+ *ke...*).

La locution *az dast dâdan* ne se rencontre pas dans les énoncés exprimant qu'un « objet » dont la présence est attendue ou souhaitée est absent (« objet manquant »). Je fais l'hypothèse que cela est dû à une complémentarité (syntactique et sémantique) avec une autre locution, *az kise raftan* (litt. « partir du sac »), que le traducteur du *Petit Prince* en persan<sup>16</sup> a employé dans l'énoncé suivant :

[11] *az in ke tamâšâ-ye qorub-e âftâb az kiseaš rafte bud, taasof mi-xord.*

az	in	ke	tamâšâ	-ye	qorub	-e	âftâb	az
par	DEM	COMP	contemplation	EZF	coucher	EZF	soleil	de
par	ce	que	contemplation	du	coucher	de	soleil	de
kise	-aš	rafte	bud	taasof	mi-	xord		
sac	EPS3SG	aller.PST.PTCP	être.PSTS.3SG	regret	IPFV	avalér.PSTS.3SG		
sac	son	partie	était	[il]	regrettait			

« Le petit prince bâilla. Il regrettait son coucher de soleil manqué. Et puis il s'ennuyait déjà un peu [...]. »

Les deux expressions idiomatiques mettent en jeu des structures actancielles opposées. *Az dast dâdan* prend comme sujet syntaxique le siège du manque, tandis que *az kise raftan* sélectionne comme sujet syntaxique le constituant référant à l'« objet manquant ». En [11], il s'agit de *tamâšâ-ye qorub-e âftâb* : le Petit Prince, malgré son insistance auprès du roi, n'a pas pu assister à un coucher de soleil. La locution *az dast dâdan*, de par son sens même, ne pourrait sélectionner un sujet syntaxique référant à l'« objet manquant », c'est tout à fait impossible<sup>17</sup>.

Pour clore ces remarques, soulignons que dans d'autres énoncés que ceux présentés, *az dast dâdan* et *az kise raftan* se traduisent habituellement par « perdre » (ce sens est d'ailleurs le seul indiqué dans le dictionnaire de Lazard (1990) pour la première de ces locutions). Voici un exemple pour *az dast dâdan*, produit directement en persan par mon informatrice :

<sup>16</sup> Il s'agit de la version disponible sur le site « Lexilogos » (voir bibliographie et ici même, § 2.1).

<sup>17</sup> Et réciproquement bien sûr, la locution *az kise raftan* ne pourrait prendre un sujet syntaxique référant au siège du manque.

(9) *pedaremân-râ az dast dâdeim.*

pedar	-emân	-râ	az	dast	dâde	-im
père	EPS1PL	DEF	de	main	donner.PST.PTCP	être.PRSS.1PL
père	de nous		[nous]	avons	perdu	

« Nous avons perdu notre père. » (= Notre père est décédé.)

Je reviendrai sur la notion de perte dans la conclusion (§ 6). Passons à présent à la partie nominale de l'inventaire.

### 3.2 Substantifs et adjectifs

Cette partie va être présentée dans un ordre aussi parallèle que possible à celui adopté pour les verbes, cet ordre reflétant l'importance relative des diverses possibilités. La première stratégie énonciative relevée consiste donc à dériver ou à composer noms et adjectifs à l'aide d'un marqueur syntaxiquement ou sémantiquement négatif.

#### 3.2.1 Dérivation à partir du préfixe *nâ-*

*Nâ-* est un préfixe négatif signifiant « in-, non-, sans, privé de » ; il s'ajoute à un adjectif, à un nom ou encore à un radical verbal (Fouchécour, 1985, p. 199). L'adjectif ainsi dérivé peut être paraphrasé par une relative négative : « qui n'est pas... », « qui n'a pas... », d'où « qui manque de ... ».

Dans un second temps, des substantifs dénotant une qualité peuvent être dérivés des adjectifs en *nâ-*, grâce à l'ajout du suffixe *-i* ou *-gi*<sup>18</sup>. Il s'agit alors toujours d'une qualité négative pouvant être paraphrasée en français par « manque de », comme on le constatera à partir des exemples suivants, cités hors contexte (mais analysés morphologiquement) :

<sup>18</sup> Ce suffixe permet de dériver un nom abstrait (qualité, état, classe) à partir d'un adjectif ou d'un autre nom : *sefid* (« blanc ») > *sefidi* (« blancheur »), *mard* (« homme ») > *mardi* (« virilité »), etc. (voir Fouchécour, 1985, p. 191). Il existe un suffixe homonyme d'indéfinition, le risque de confusion étant limité à la fois par la différence de sens et d'accent tonique.

**Tableau 1** : Exemples d'adjectifs et de substantifs persans dérivés à l'aide du préfixe *nâ-*

Adjectifs	Substantifs
<i>nâ-binâ</i> « aveugle »	<i>nâ-binâ-i</i> « 1) cécité ; 2) ignorance »
<i>nâ-bud</i> « anéanti, perdu »	<i>nâ-bud-i</i> « 1) annihilation, anéantissement ; 2) extermination, extirpation ; 3) banqueroute, faillite, néant »
<i>nâ-dorost</i> « 1) faux, inexact ; 2) malhonnête ; 3) déloyal, injuste »	<i>nâ-dorost-i</i> « 1) fausseté, inexactitude ; 2) malhonnêteté ; 3) déloyauté, injustice »
<i>nâ-mard</i> « inhumain »	<i>nâ-mard-i</i> « bassesse, lâcheté, scélératesse »
<i>nâ-pâk</i> « 1) impur ; 2) sale, malpropre ; 3) méchant »	<i>nâ-pâk-i</i> « malice, malignité, méchanceté »
<i>nâ-poxte</i> « 1) cru ; 2) inexpérimenté, immature »	<i>nâ-poxte-gi</i> « 1) crudité ; 2) inexpérience »
<i>nâ-tamâm</i> « incomplet, inachevé »	<i>nâ-tamâm-i</i> « inachèvement, imperfection »

Ce procédé, extrêmement productif, est représenté dans mon corpus par l'énoncé [10b] :

[10b] *sexâvat-e yek nâdân ziâd arzeš nadârad.*

sexâvat -e yek nâ- dân ziâd arzeš na- dârad  
 générosité EZF UN NEG savoir.PRSS beaucoup valeur NEG avoir.PRSS.3SG  
 générosité de un imbécile beaucoup valeur ne pas a

« La générosité est de peu de valeur là où la sagesse manque. »

Le substantif *nâdân* ne porte pas le suffixe *-i*, car il ne dénote pas la qualité « ignorance, imbécilité » (persan *nâdâni*) mais une personne ignare ou sottise, dépourvue d'intelligence. Il s'agit donc à proprement parler d'un adjectif substantivé.

### 3.2.2 Dérivation à partir de *bi(-)*

*Bi* est une préposition correspondant au français « sans ». Dans un emploi que l'on peut qualifier de grammaticalisé, elle peut fonctionner comme préfixe négatif signifiant lui aussi « in-, non-, sans, privé de ». Comme ce marqueur peut

se trouver graphiquement soudé ou non<sup>19</sup>, on est en droit d'hésiter dans l'analyse morphologique entre morphème libre et morphème lié, donc entre composition et dérivation ; cela se reflète d'ailleurs dans la grammaire de référence, Fouchécour (1985), où l'on trouve *bi* dans un paragraphe 1.3. intitulé « Transformations par juxtaposition » (p. 200 et suiv.), lequel est encadré par « Transformations par dérivation » (§ 1.2) et « Transformations par composition » (§ 1.4). J'opte donc pour la notation *bi(-)*, qui permet de ne pas trancher.

*Bi(-)* s'ajoute à des noms et permet de construire des adjectifs paraphrasables par une relative négative : « qui n'est pas... », « qui n'a pas... », d'où « qui manque de... ».

Dans un second temps, des substantifs dénotant une qualité peuvent être dérivés des adjectifs en *bi-*, grâce à l'ajout du suffixe *-i* (ou *-gi*) dont il a déjà été question dans la section sur *nâ-*. Il s'agit là encore de dénoter une qualité négative, pouvant être glosée en français par « manque de », comme on le constatera à partir des exemples suivants, cités hors contexte (mais analysés morphologiquement) :

**Tableau 2** : Exemples d'adjectifs et de substantifs persans dérivés à l'aide de *bi(-)*

Adjectifs	Substantifs
<i>bi(-)adab</i> « qui manque de politesse »	<i>bi(-)adab-i</i> « manque de politesse »
<i>bi(-)ehterâm</i> « qui manque de respect »	<i>bi(-)ehterâm-i</i> « manque de respect »
<i>bi(-)eštehâ</i> « qui manque d'appétit »	<i>bi(-)eštehâ-i</i> « manque d'appétit »
<i>bi(-)jor'at</i> « qui manque de courage »	<i>bi(-)jor'at-i</i> « manque de courage »

Ce procédé, extrêmement productif, est représenté dans le corpus par les énoncés [3b] et [5b], entre autres :

[3b] *agar injâ faqat beyn-e mâ bihormati mânde ast pas man miravam.*

agar	injâ	faqat	beyn	-e	mâ	bi-	hormat	-i
si	ici	seulement	entre	EZF	1PL	sans	respect	NMLZ
si	ici	seulement	entre		nous	manque de respect		

<sup>19</sup> Comme la lettre ye (ﻱ) représentant le phonème /i/ peut être liée à la suivante, le fait d'écrire en un mot ou bien en deux des adjectifs comme *bi(-)adab* (cf. tableau) n'est pas une question d'ordre graphique : en d'autres termes, ce n'est pas un problème de ligature. Notons cependant que la tendance orthographique actuelle est de tout détacher, ce qui fait que selon les époques et les textes, on trouvera des graphies différentes.

mânde	ast	pas	man	mi-	ravam
rester.PST.PTCP	être.PRSS.3SG	alors	1SG	IPFV	aller.PRSS.1SG
resté	est	alors	je	pars	

« S'il ne reste plus qu'à se manquer mutuellement de respect, je m'en vais. »

[5b] *osi biehterâmi mikonad guš kon emruz nazdik bud ke kotakaš bezanam.*

osi	bi-	ehterâm	-i	mi-	konad	guš	kon
Osi	sans	respect	NMLZ	IPFV	faire.PRSS.3SG	oreille	donner.PRSS
Osi	manque de respect			fait		écoute	

emruz	nazdik	bud	ke	kotak	-aš	be-	zanan
aujourd'hui	proche	être.PSTS.3SG	COMP	volée de coups	EPS3SG	SBJV	frapper.PRSS.1SG
aujourd'hui	proche	[il] était	que	[je] le frappe			

« Osi n'est pas respectueux, écoute, j'ai manqué de le frapper aujourd'hui (il s'en est fallu de peu). »

L'emploi de *bi(-)* dans l'expression du manque en persan n'est pas sans évoquer celui de *without* en anglais (voir la contribution de Sylvain Gatelais dans ce volume) – si ce n'est que *without*, contrairement à d'autres prépositions anglaises, ne connaît pas d'emploi grammaticalisé sous forme de préfixe (par exemple, de préfixe adjectival).

### 3.2.3 Dérivation à partir de *kam(-)*

Très employée également est la structure morphosyntaxique qui consiste à associer le quantifieur *kam* (« en moins, peu »), déjà rencontré à propos des verbes, à des substantifs afin de construire des adjectifs signifiant « qui n'est guère... », « qui a peu de... », d'où « qui manque de ... » (voir exemples fournis dans le tableau du § 5).

Comme pour la préposition *bi* que nous venons de voir, on peut penser qu'il s'agit d'un emploi grammaticalisé, en l'occurrence comme préfixe sémantiquement négatif signifiant « dépourvu de » ; mais comme *bi*, *kam* peut être

graphiquement soudé ou non à la base nominale<sup>20</sup>, et l'hésitation est permise entre morphème libre et morphème lié, donc entre composition et dérivation. On pourrait là encore retenir le concept de « juxtaposition » de Fouchécour (cf. paragraphe précédent sur *bi[-]*). La question semble impossible à trancher et la notation *kam(-)* est donc retenue.

Dans la mesure où l'emploi de ce marqueur fait l'objet de développements ultérieurs, je me contenterai ici de donner un exemple et de le commenter rapidement :

[10b] *dastodelbâzi-ye kamaql arzeš kam dârad.*

dast	-o	-del	-bâzi	-ye	kam-	aql	arzeš	kam	dârad
main	et	coeur	jeu	EZF	en_moins	sagesse	valeur	en_moins	avoir.PRSS.3SG
jeu	de	[la] main	et	d[u]	coeur	sans sagesse	valeur	peu	a
générosité					dépourvue	de sagesse	valeur	peu	a

« La générosité est de peu de valeur là où la sagesse manque. »

Cet énoncé est une variante de [10b] cité plus haut, signalée par mon informatrice. On y observe deux occurrences de *kam*. Dans la première, *kam-* porte sur *aql* (« sagesse ») et permet de dériver l'adjectif *kam-aql*, épithète de *dast-o-delbâzi*. Je propose la glose suivante de l'énoncé : « par rapport à la sagesse attendue<sup>21</sup>, il y a insuffisance et l'on ne peut pas dire que sagesse il y ait vraiment ». Dans la seconde occurrence, on retrouve l'emploi de *kam* décrit plus haut (§ 3.1.2), associé à un verbe qui est ici *dâštan* (« avoir ») ; *kam* porte sur *arzeš* (« valeur »). L'énoncé peut être ainsi glosé : « par rapport à la valeur attendue, il y a insuffisance et l'on ne peut pas dire que valeur il y ait vraiment ».

C'est l'idée d'insuffisance qui m'amène à gloser *kam* avec « en\_moins » plutôt que « peu ». Je renvoie au § 5 pour une analyse plus approfondie de *kam*.

<sup>20</sup> Comme la lettre mim (𐭌) représentant le phonème /m/ peut être liée à la suivante, il ne s'agit pas d'un problème de ligature.

<sup>21</sup> Cette attente peut être, par exemple, socialement et culturellement réglée (en fonction des représentations dominantes dans une conjoncture socio-historique donnée).

### 3.2.4 Composition à partir du nom *adam*

Le substantif *adam*, « manque, absence », est d'origine arabe, le persan ayant souvent recours à l'emprunt à cette langue pour exprimer des concepts. Il s'agit d'un marqueur morphologiquement simple qui permet de former des syntagmes nominaux grâce à l'ezâfe (EZF dans les gloses), cette particule de liaison syntaxique entre déterminé et déterminant qui prend la forme *-e* après consonne et *-ye* après voyelle. Ainsi, par exemple, *adam-e deqqat*, « manque d'attention, de concentration », et *adam-e eštehâ*, « manque d'appétit » :

(10) *adam-e eštehâ mariz mikonad.*

adam	-e	eštehâ	mariz	mi-	konad
manque	EZF	appétit	malade	IPFV	faire.PRSS.3SG
manque	de	appétit	malade	fait	

« Le manque d'appétit rend malade. »

On peut comparer *adam-e eštehâ* présent en (10) et *bi(-)eštehâ-i* donné dans la section sur *bi* :

- *bi(-)eštehâ-i* se décompose en *bi(-)* (préposition ou préfixe « sans ») + *eštehâ* (nom « appétit ») + *-i* (suffixe dérivant des noms abstraits (cf. note 18)). C'est un lexème, et en tant que tel, il figure ou peut figurer dans le dictionnaire – tout dépend des choix faits en amont par le(s) lexicographe(s)<sup>22</sup> ;
- *adam-e eštehâ* est un syntagme nominal formé sur une relation internominale : *adam* (N<sub>1</sub> « manque ») + *-e* (EZF) + *eštehâ* (N<sub>2</sub> « appétit ») ; comme tous les syntagmes nominaux dont le sens est compositionnel, il n'est pas susceptible de faire l'objet d'une entrée séparée dans le dictionnaire.

Tels sont, d'après mes observations, les principaux procédés formant des noms et adjectifs pouvant construire l'expression du manque dans un énoncé, avec les autres marqueurs présents.

Il existe cependant de nombreux autres lexèmes, d'origine persane ou arabe, simples ou dérivés, dont il est tout simplement impossible de fournir une liste

<sup>22</sup> Le dictionnaire de Beroukhim (1975) contient plus de 10 pages de dérivés réguliers en *bi(-)*, tandis que le dictionnaire de Lazard (1990) n'en contient aucun, l'auteur ayant annoncé dans sa préface que « (l)es dérivés par préfixation, suffixation ou composition ne font pas l'objet d'un article séparé lorsque leur formation est entièrement régulière et que leurs sens se déduisent immédiatement de celui des éléments qui les composent » (Lazard, 1990, p. vi).

exhaustive. L'adjectif *mobham*, « qui manque de clarté, qui manque de précision, incertain », dans l'énoncé (3) plus haut, est l'un de ceux-là ; on pourrait ajouter le substantif apparenté *ebhâm*, « manque de clarté, manque de précision, incertitude ». Dans un autre champ sémantique, on pourrait citer le nom dérivé *sosti*, « manque de vigueur, manque d'énergie », ou encore l'adjectif dérivé *šarmdâr*, qui certes peut se traduire par « qui manque de hardiesse », mais parce qu'il signifie littéralement « qui a de la timidité », étant construit à partir de *-dâr*, forme appelée « radical I » du verbe *dâštan* « avoir ».

### 3.3 Locutions formées d'un adjectif ou d'un nom + verbe

Dans un ordre d'idées voisin, des dizaines et des dizaines de locutions verbales formées sur le modèle Adjectif ou Nom + Verbe peuvent permettre d'énoncer le manque en persan. Voici quelques exemples de locutions apparentées :

- *mohtâj budan* « être dans le besoin, manquer de » et *ehitiâj dâštan*, « avoir besoin de, manquer de » ;
- *fâqed budan*, « être perdu, manquant » et *foqdân* dans *ehsâs-e foqdân-e čizirâ kardan*, « manquer de » (*litt.* faire le sentiment du manque de qqch) ;
- *nâqes budan* « être incomplet, être défectueux, manquer de » et *naqs dâštan* « avoir (tel) défaut, manquer de » (voir exemple [10a] *supra*).

Il serait vain de prétendre fournir ne serait-ce qu'une liste indicative de ces expressions. J'ai donc choisi dans cette dernière section de me concentrer sur un sous-groupe de locutions, celles construites autour de l'idée de vide ou d'erreur.

Premièrement, autour de l'idée d'erreur, diverses locutions sont formées dont le point commun est d'être construites à partir d'un des trois noms *eštebâh*, « confusion, erreur, faute », *xatâ* « péché, faute, erreur, tort » ou *qalat* « erreur, faute ». Avec le premier substantif, on trouve ainsi *eštebâh kardan* (*litt.* « faire erreur ») :

[9b] *didi eštebâh nakardam qatâr bâzham az rail dar âmad.*

didi	eštebâh	na-	kardam	qatâr	bâz	-ham	az	rail	dar	âmad
voir.PSTS.2SG	erreur	NEG	faire.PSTS.1SG	train	encore	aussi	de	rail	PREV	venir.PSTS.3SG
[tu] vis	erreur	ne pas	[je] fis	train	de nouveau	du	rail	sortit		

« Ça n'a pas manqué : le train a déraillé. »

Avec le troisième substantif, on trouve notamment (*be*) *qalat raftan*, « faire fausse route, partir de travers » (*litt.* aller vers [l'] erreur) :

(11) *nešânat qalat raft.*

nešân	-at	qalat	raft
coup	EPS2SG	erreur	aller.PSTS.3SG
coup	ton	erreur	partit

« Tu as manqué ton tir. » (= Tu as manqué ton coup.)

Enfin, avec le deuxième substantif, on trouve entre autres *be xatâ raftan* (litt. aller vers [l'] erreur), synonyme de (*be*) *qalat raftan*<sup>23</sup> ; *xatâ kardan* (litt. « faire erreur »), synonyme de *eštebâh kardan*, ou encore *xatâ šodan* (litt. « devenir erreur »)<sup>24</sup> :

(12) *hame-ye tirhâ xatâ šodand.*

hame	-ye	tir	-hâ	xatâ	šodand
tous	EZF	tir	PL	erreur	devenir.PSTS.3PL
tous		tirs		erreur	devinrent

« Tous les tirs ont manqué. »

Deuxièmement, autour de l'idée de vide, diverses locutions sont formées. On peut penser en premier lieu à *xâli budan* (litt. « être vide »), particulièrement en raison de son emploi formulique dans la conversation polie. Lorsqu'un locuteur A demande à un locuteur B si tel ou tel événement (soirée, concert, repas de famille, etc.) s'est bien déroulé (A n'ayant pu y participer), si la réponse est positive, alors B se doit de répondre :

(13) *ânjâ jâ-ye-šomâ xeili xâli bud.*

ânjâ	jâ	-ye	-šomâ	xeili	xâli	bud
là-bas	place	EZF	2PL	très	vide	être.PSTS.3SG
là-bas	place	de	vous	très	vide	était

« Là-bas, vous nous avez beaucoup manqué. »

<sup>23</sup> De l'avis de l'un des relecteurs externes de ce travail, les syntagmes prépositionnels introduits par *be*, *be xatâ* et (*be*) *qalat*, jouent le rôle de circonstant de manière : on pourrait alors les gloser par « en faisant erreur », « d'une manière erronée ».

<sup>24</sup> Les locutions *xatâ kardan*, *be xatâ raftan*, *xatâ šodan* peuvent s'employer pour des tirs d'arme à feu ou pour la tension humaine vers un but ou un objectif.

Dans le QCB, une autre locution, *šâne xâli kardan* (litt. « faire [son] épaule vide ») retient l'attention :

[3c] *to u -râ hâmele kardi az vazâyefat nemitavâni šâne xâli bokoni.*

to	u	-râ	hâmele	kardi	az	vazâyef	-at
2sg	3sg	DEF	enceinte	faire.PSTS.2sg	de	devoir.PL	EPS2sg
tu	la		enceinte	fis	de	devoirs	tes
ne-	mi-	tavâni		šâne	xâli	bo-	koni
NEG	IPFV	pouvoir.PRSS.2sg		épaule	vide	SBJV	faire.PRSS.2sg
ne pas	[tu] peux			épaule	vide	faire	

« C'est toi qui l'as mise enceinte, tu ne peux pas manquer à tes obligations. »

*Xâli budan* et *šâne xâli kardan* ont des statuts différents sur les plans syntaxique et sémantique. Dans *xâli budan* on reconnaît un syntagme verbal formé du verbe *budan* (« être ») et de l'adjectif *xâli* (« vide »), attribut du sujet ; ce dernier pourrait commuter avec toutes sortes d'adjectifs qualificatifs (*bozorg*, *kâmel*, *xošgel*, etc.). En revanche, *šâne xâli kardan* est une expression idiomatique présentant un fort degré de figement. Elle se compose du verbe *kardan* (« faire »), d'un substantif complément d'objet, *šâne* (« épaule ») et enfin de l'adjectif *xâli*, attribut de l'objet<sup>25</sup>. On ne pourrait pas substituer le nom d'une quelconque autre partie du corps à *šâne* :

???*pâ xâli kardan* (avec *pâ* « pied, jambe »)

???*čašm xâli kardan* (avec *čašm* « œil »).

Ceci, parmi d'autres tests possibles, témoigne du figement de la locution *šâne xâli kardan*. Le sens de l'ensemble n'est pas la somme du sens des constituants, contrairement au cas de *xâli budan*, mais sans qu'on puisse parler d'opacité sémantique pour autant : « vider son épaule », c'est bien lui ôter ce poids que constitue par exemple une obligation, une contrainte morale, d'où « manquer à ses obligations » en [3c].

Les principaux marqueurs du manque en persan viennent d'être présentés et illustrés en contexte. Il s'agit maintenant d'organiser cet inventaire d'une manière

<sup>25</sup> L'absence d'ezâfe entre *šâne* et *xâli* interdit en effet l'analyse syntaxique de cette séquence en nom suivi de son épithète.

synthétique, suivant un schéma potentiellement applicable à d'autres langues étudiées dans ce volume.

## 4 Organisation synthétique de l'inventaire

L'expression du manque en persan s'appuie sur des présupposés : 1) si un procès est manqué, c'est que sa réalisation était initialement attendue ou visée mais est représentée comme n'ayant finalement pas, ou pas complètement, eu lieu – ou qu'un résultat de ce procès, attendu ou visé, est représenté comme n'ayant pas été atteint ; 2) dans le cas d'un « objet manquant », un « objet » dont la présence était initialement attendue ou souhaitée est représenté comme absent en fin de compte.

La source modale, celle qui attend ou vise la réalisation d'un certain procès ou qui attend ou vise la présence d'un certain « objet », mais qui finalement constate un écart avec le scénario attendu et l'énonce, peut être le locuteur ou la doxa, comprise comme l'ensemble des représentations socialement prédominantes dans une conjoncture socio-historique donnée. Ce n'est pas le lieu ici d'approfondir la notion de doxa, pour laquelle on renvoie à Paveau (2003), article dans lequel l'auteur s'attache à lever le flou entourant ce concept, couramment associé au sens commun. Selon Paveau, doxa et sens commun « ouvrent sur plusieurs champs théoriques et domaines disciplinaires, et sont impliqu[és] dans des questions fondamentales posées au chercheur, tout particulièrement au linguiste discursiviste :

- dimension prédiscursive des discours : connaissances préalables, préconstruits, relation entre croyance et connaissance, conditions de flexibilité et de persévérance des croyances ;
- dimension sémantico-logique : acceptabilité et conditions de vérité des énoncés, construction des catégories, problèmes de la référence ;
- dimension sociale : question de l'autorité, construction des idéologies, constitution du discours scientifique, schémas discursifs » (2003, p. 180–181).

C'est donc dans la dimension prédiscursive des discours que l'on trouve les présupposés sur lesquels s'appuie l'expression du manque, que la source modale soit le locuteur ou la doxa, dont le locuteur se fait alors le relais.

Si l'on fait le bilan des procédés (lexèmes, locutions et structures) rencontrés jusqu'ici, dans le domaine du verbe comme dans celui du nom et de l'adjectif, voici les éléments saillants. L'expression du manque en persan peut se construire :

- à l'aide d'une négation formellement marquée, c'est-à-dire un marqueur de l'altérité (Kaboré, Platiel, Ruelland 1998). Dans une langue indo-européenne comme le persan, cela implique la présence d'un marqueur négatif

formellement reconnaissable à la consonne initiale [n]<sup>26</sup> : c'est le cas des verbes préfixés par la particule de négation *na-* ainsi que des substantifs et adjectifs dérivés grâce au préfixe *nâ-* ;

- l'expression du manque en persan peut aussi se construire à l'aide d'une négation qui n'est pas formellement marquée mais qui est sémantiquement inférable : c'est le cas des verbes précédés de *kam* (« en moins, peu ») ; de la locution verbale *az dast dâdan* (« perdre », *litt.* « donner de la main ») ; des substantifs et adjectifs construits à partir de *kam(-)* (« en moins, peu ») et de *bi(-)* (« sans ») ; des substantifs composés à partir du nom *adam* (« manque ») ; enfin, c'est aussi le cas des locutions suivantes, exprimant l'idée de vide ou d'erreur, *xâli budan* (« être vide), *šâne xâli kardan* (*litt.* faire [son] épaule vide »), *eštebâh kardan* et *xatâ kardan* (« faire erreur »), *xatâ šodan* (*litt.* « devenir erreur »). Ici aussi, l'altérité est en jeu, puisqu'une négation est sémantiquement inférable ; cela signifie que les marqueurs cités représentent un certain travail sur l'altérité ou, dans les termes de Osu (2011), un certain « traitement de l'altérité ». Prenons juste deux exemples : 1) la préposition *bi* est l'équivalent de l'anglais *without* et du français *sans*. Dans son étude de *without* (ce volume), Sylvain Gatelais rappelle, en s'appuyant sur des auteurs qu'il cite, la composante négative du sémantisme des prépositions *without* et *sans* ; 2) le quantifieur *kam* est l'équivalent du français *peu* et de l'anglais *few* et *little*. Ce dernier a en commun avec les quantifieurs *a little*, *few* et *a few*, de référer à une quantité faible ; mais tandis que « *A few / a little* indiquent une petite quantité envisagée de façon positive, comme supérieure à zéro », « *Few / little*, au contraire, indiquent une petite quantité envisagée de façon négative, c'est-à-dire la négation d'une grande quantité. *Few / little* sont donc équivalents de *not many / not much* » (Larreya et Rivière, 2010, p. 195) ;
- reste alors un ensemble de verbes ou de locutions verbales qui ont comme point commun, en première approche, d'être construits autour de l'idée de mouvement. Ou bien ils expriment explicitement l'idée de traversée d'un espace (*rad šodan*, « traverser »), voire de dépassement (*gozaštan*, « dépasser ») ; ou bien ils n'expriment cette idée qu'implicitement, en marquant avant tout la notion de départ : c'est le cas des locutions verbales *az kise raftan* (*litt.* « partir du sac »), (*be*) *qalat raftan* et *be xatâ raftan* (*litt.* « partir vers l'erreur »).

<sup>26</sup> En proto-indo-européen, la particule négative est *\*n(e)*, Haudry (1984, p. 106).

Ces dernières contiennent toutes le verbe itif *raftan*, « aller, s'en aller, partir ». On sait que dans les langues du monde, le sémantisme des verbes du type *come* et *go* est complexe et comprend deux composantes, l'une aspectuelle et l'autre déictique, et que les deux types de verbes sont opposables sur chacun de ces plans (Ricca, 1992, p. 277) :

- sur le plan déictique, les verbes itifs réfèrent à un processus d'éloignement du centre déictique (formé par le locuteur et / ou l'interlocuteur) dans la situation-repère<sup>27</sup> ;
- sur le plan aspectuel (*Aktionsart*), les verbes itifs marquent un départ, et c'est donc la phase initiale du processus de déplacement qui est mise en relief (et non l'ensemble du parcours, ce que j'ai appelé plus haut la traversée d'un espace). Les linguistes anglophones parlent de « *source-oriented verb*<sup>28</sup> ».

Il apparaît que les verbes et locutions verbales qui permettent au locuteur d'exprimer le manque en se fondant, explicitement ou implicitement, sur l'idée de traversée d'un espace se situent à la limite du domaine du manque. En effet, contrairement aux marqueurs rappelés en 1) et 2) ci-dessus, dans leur cas, il n'y a pas de négation, ni formellement marquée ni sémantiquement inférable ; il est donc impossible qu'ils marquent le même traitement de l'altérité entre le scénario attendu (réalisation d'un procès, présence d'un « objet ») et le scénario représenté (non-réalisation du procès ou non-atteinte du résultat escompté, absence de l'« objet »), et je les situe donc à la limite du domaine sémantique du manque<sup>29</sup>.

*Altérité* correspond à ce que j'ai pu décrire jusqu'ici avec les termes d'*écart* ou de *différence*, et c'est le terme que je retiens en vue d'une analyse théorique. « C'est ainsi que Culioli (1990, p. 103) écrit : [...] tout objet (méta)linguistique recèle une altérité constitutive. C'est le travail énonciatif de repérage (subjectif et intersubjectif ; spatio-temporel ; quantitatif et qualitatif) qui, en composant l'ajustement complexe des représentations et des énonciateurs, **supprime, met en relief ou masque cette altérité.** » En somme, « l'altérité est de fondation » (Culioli, 1990, p. 97). C'est une autre manière de signifier que l'altérité n'est pas

<sup>27</sup> Par opposition, les verbes ventifs marquent un processus d'approche du centre déictique dans la situation-repère. Notons de plus que le centre déictique, en tant qu'élément de la situation-repère, est défini par rapport à la situation d'énonciation (Sit<sub>0</sub>).

<sup>28</sup> Par opposition, les verbes ventifs mettent en relief la phase finale du processus, celle d'approche, voire d'atteinte, de la « cible du déplacement » (Bourdin, 1998), ce que la littérature anglophone résume par la formule de *goal-oriented verb*.

<sup>29</sup> On pourrait donc également dire que les occurrences de procès contenant ces verbes ou locutions verbales se situent à la frontière du domaine notionnel du manque.

un accident externe à la langue, mais plutôt qu'elle est la loi sur laquelle la langue s'ordonne » (Osu, 2011, p. 26, c'est moi qui souligne)<sup>30</sup>.

Le terme *altérité* correspond également, dans le domaine du manque, à ce que Delmas (1995, p. 91) appelle « déconvenue référentielle ». Ainsi, en [5a] (§ 3.1.3), il y a « déconvenue référentielle » car le procès <u [il] / bâ in zan ezdevaj kardan [épouser cette femme]> était le scénario attendu : cette relation prédicative devait être validée, mais finalement ne l'a pas été (le mariage n'a pas eu lieu, ou l'homme a pris une autre femme). Un travail sur l'altérité est ici doublement marqué, par *az dast dâdan* et par la négation *na-*, travail qui consiste en l'occurrence à *mettre en relief* cette altérité, pour reprendre les termes de Culioli qui viennent d'être cités.

Il est à présent possible d'organiser synthétiquement l'inventaire des moyens d'exprimer le manque en persan, selon le schéma que voici (voir Figure 1). La proposition faite semble aussi s'appliquer à d'autres langues étudiées dans ce volume : on pourra y repérer nombre de marqueurs formellement ou sémantiquement négatifs, mais aussi des marqueurs exprimant la faible quantité, la petitesse, le vide ou l'erreur, sans oublier la stratégie – décrite comme à la limite du domaine du manque – qui consiste à référer à la traversée d'un espace (cf. entre autres *mûrê yûs* ou russe *pro-*).

Pour éviter toute mésinterprétation du schéma proposé, prenons d'emblée la précaution de souligner qu'il s'agit d'un moyen commode de présenter visuellement l'inventaire fait. Il convient de le recevoir ainsi. Dans l'approche qui est la nôtre, le lieu de la construction du sens est l'énoncé, ce qui signifie que ce n'est pas un marqueur isolé qui peut exprimer le manque, mais bien des agencements de marqueurs dans un contexte donné.

## 5 Le rôle de *kam* dans l'expression du manque en persan

Dans cette section, l'objectif est d'étudier plus précisément l'emploi du marqueur *kam* dans les énoncés persans exprimant le manque. L'essentiel de la discussion ici s'inscrit dans le cadre de la TOPE. Cela se fera par appel aux concepts théoriques d'altérité, de source de l'altérité, de traitement de l'altérité et de type de l'altérité (voir Osu, 2011). Ces concepts me paraissent en effet éclairer la question de l'emploi de *kam* d'une manière pertinente et efficace.

<sup>30</sup> Voir également l'« index cumulatif de la métalangue », Culioli (1999b, p. 183).

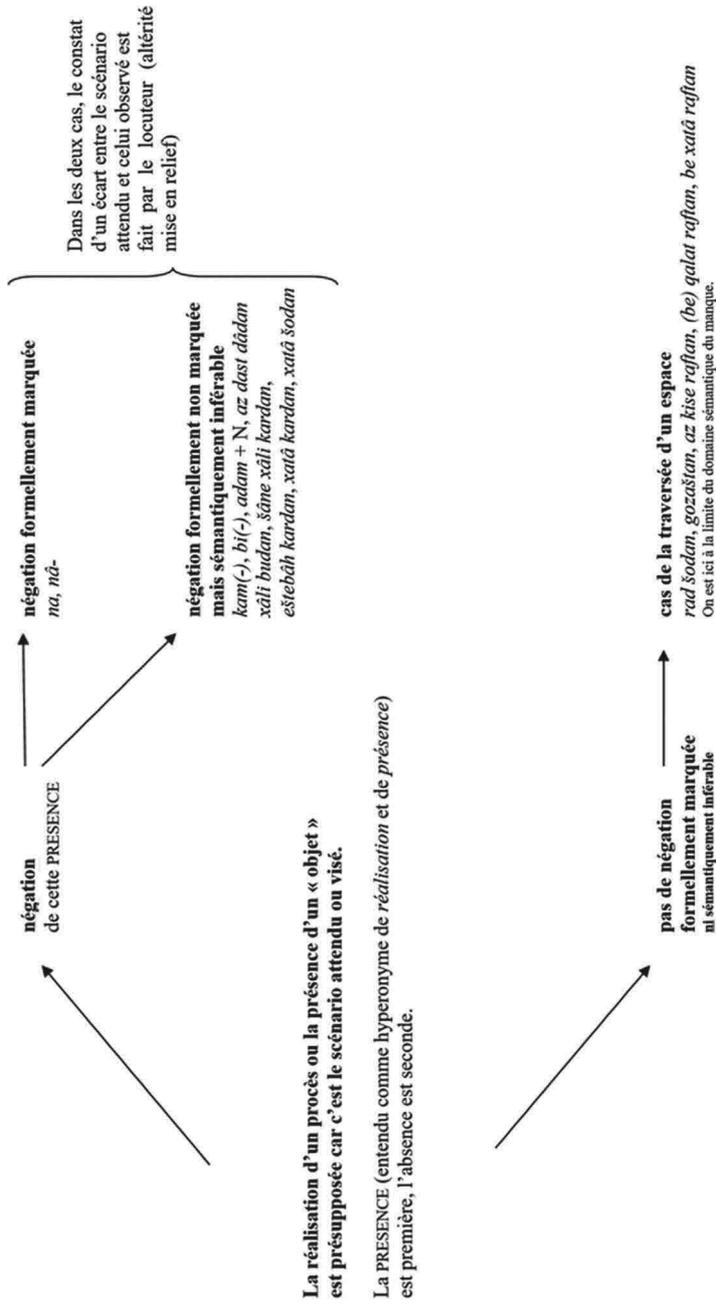


Figure 1 : Inventaire des moyens d'exprimer le manque en persan (présentation synthétique)

## 5.1 Variété des emplois

Le marqueur *kam* a été brièvement présenté *supra*, § 3.1.2. et 3.2.3. On a vu qu'en se soudant graphiquement ou non, il peut s'associer à des substantifs pour former des adjectifs exprimant une forme d'insuffisance – qualitative ou quantitative – du référent désigné par le nom. Suivant les cas, ces adjectifs peuvent donc être paraphrasés par « qui n'est guère... », « qui a peu de ... », d'où « qui manque de ... ».

Dans un second temps, des substantifs dénotant une qualité peuvent être dérivés des adjectifs en *kam(-)*, grâce à l'ajout du suffixe nominal *-i* ou *-gi*. Il s'agit alors toujours d'une qualité négative pouvant être glosée en français par « manque de », comme on le constatera à partir des exemples suivants, cités hors contexte (mais analysés morphologiquement) :

**Tableau 3** : Exemples d'adjectifs et de substantifs persans dérivés à l'aide de *kam(-)*

Adjectifs	Substantifs
<i>kam(-)âb</i> « sec, aride »	<i>kam(-)âb-i</i> « sécheresse, aridité »
<i>kam(-)harf</i> « qui parle peu, taiseux, peu disert »	<i>kam(-)harf-i</i> « manque de prolixité »
<i>kam(-)nur</i> « faible, obscur, sombre »	<i>kam(-)nur-i</i> « obscurité »
<i>kam(-)omq</i> « peu profond, superficiel »	<i>kam(-)omq-i</i> « manque de profondeur, superficialité »
<i>kam(-)qeymat</i> « de peu de prix »	<i>kam(-)qeymat-i</i> « manque de valeur »
<i>kam(-)ru</i> « timide »	<i>kam(-)ru-i</i> « timidité, retenue, réserve »
<i>kam(-)xâb</i> « qui dort peu, insomniaque »	<i>kam(-)xâb-i</i> « insomnie »
<i>kam(-)xun</i> « anémique »	<i>kam(-)xun-i</i> « anémie »

Observons que les adjectifs de la colonne de gauche sont non seulement dérivés<sup>31</sup> mais aussi issus d'une conversion. Prenons l'exemple de *kam(-)xâb* : il est formé sur la base nominale *xâb* « sommeil », à laquelle est ajouté le marqueur *kam(-)*, au statut ambigu entre préfixe et morphème libre, et qui peut s'associer à d'autres parties du discours (on l'a rencontré avec des verbes). Littéralement, *kam(-)xâb* signifie « en moins-sommeil », comme *kam(-)xun* signifie « en moins-sang » ou *kam(-)harf* « en moins-parole ». Les contraintes de la traduction dans la langue cible, le français, amènent à proposer respectivement « insomniaque »,

<sup>31</sup> Ils sont dérivés si l'on accepte de considérer *kam(-)* comme un préfixe, ce qui est une simplification, comme on l'a vu au § 3.2.3.

« anémique » et « taiseux, peu disert » pour ces lexèmes persans qui ont bien en tout point un comportement adjectival.

Ce procédé, extrêmement productif, est représenté dans le corpus par l'énoncé [10b], sous la forme citée dans le § 3.2.3, c'est-à-dire avec l'adjectif *kam(-)aql*.

Trois substantifs, construits à partir de *kam* mais qui ne peuvent pas trouver leur place dans le tableau ci-dessus, retiennent l'attention. Il s'agit du dérivé direct *kam-i* « insuffisance, défaut, manque, déficit ». Il s'agit ensuite du composé *kambud* « déficit, manque », formé sur le radical II du verbe *budan* (être). Dans l'énoncé suivant, il est partie prenante du constituant objet dans l'expression *kambud-e čizi-râ dâštan* « manquer de qqch. » (*litt.* « avoir manque de qqch. ») :

(14) *Ruzbeh kambud-e mohabat-e pedâri va mâdari dârad.*

ruzbeh	kam-	bud	-e	mohabat	-e	pedâri	va	mâdari	dârad
Ruzbeh	en_moins	être.PSTS	EZF	tendresse	EZF	paternelle	et	maternelle	avoir.PRSS.3sg
Ruzbeh	manque		de	tendresse		paternelle	et	maternelle	a

« Ruzbeh manque de tendresse de la part de son père et de sa mère. »

Cet exemple pourrait se gloser ainsi : « par rapport à la tendresse parentale attendue<sup>32</sup>, il y a insuffisance et l'on ne peut pas dire que tendresse parentale il y ait vraiment ».

Mentionnons enfin le composé *kam-o-kasr* « déficit, manque », d'un emploi très courant et intéressant par son caractère sémantiquement redondant : à droite du cordonnant *va* (ici sous sa forme phonétiquement réduite *o*, cf. Fouchécour 1990, p. 256–257), on observe *kasr*, substantif polysémique signifiant 1) « fraction, fracassement, fracture », 2) « déduction, réduction », 3) « diminution, abaissement », 4) « déficit, insuffisance » – d'où entre autres *kasr âmadan* « se trouver en déficit » (*litt.* « venir déficit ») ou *kasr dâštan* « manquer de » (*litt.* « avoir déficit »).

Le composé *kam-o-kasr* est employé par le traducteur du *Petit Prince* dans l'énoncé suivant, extrait du QCB :

<sup>32</sup> Le niveau de tendresse parentale attendue peut être celui correspondant aux attentes du locuteur, ou bien encore de Ruzbeh lui-même, à supposer que l'on ait ici une forme de discours rapporté.

[16] *az in ke kam o kasr-e lavâzem-e mašin-at-râ peydâ kardi xošhâl-am.*

az	in	ke	kam	-o	-kasr	-e	lavâzem	-e
de	DEM	COMP	insuffisance	et	déficit	EZF	pièce	EZF
de	ceci	que	manque			de	pièce	de
mašin	-at	-râ	peydâ	kardi	xošhâl	-am		
machine	EPS2SG	DEF	visible	fis	content	être.PRSS.1SG		
machine	ta		[tu] trouvas		content	[je] suis		

« Je suis content que tu aies trouvé ce qui manquait à ta machine. Tu vas pouvoir rentrer chez toi. »

Le fait que *kam* soit coordonné à *kasr* suggère que le quantifieur se trouve ici nominalisé, ce qui est aisément concevable à partir de ses emplois adjectivaux (cf. aussi français *le peu que tu m'aies dit...*).

Par analogie avec *kasr dâštan*, on trouve *kam-o-kasr dâštan* (litt. « avoir insuffisance-et-déficit »). C'est cette locution qu'on trouve dans l'énoncé négatif suivant :

(15) *alhamdolellâh man kam o kasri nadâram.*

alhamdolellâh	man	kam-	o-	kasr	-i	na-	dâram
Dieu merci	1SG	insuffisance	et	déficit	INDF	NEG	avoir.PRSS.1SG
Dieu merci	je	manque				ne pas	ai

« Grâce à Dieu je ne manque de rien. »

Par ailleurs, on a également vu que *kam* peut se joindre à différents verbes pour former des énoncés exprimant le manque ; dans l'exemple [6c] déjà donné, c'est avec *dâštan* (« avoir ») qu'il s'associe. Voici d'autres exemples de cette combinaison, ainsi que d'autres combinaisons *kam* + V possibles :

➤ *kam âvardan* (litt. « apporter en moins »)

[4c] *mardom hame donbâl-e pul midavand vali dârand âb yani talâ-ye sefid kam miâvarand.*

mardom	hame	donbâl	-e	pul	mi-	davand	vali	dârand
gens	tous	poursuite	EZF	argent	IPFV	courir.PRSS.3PL	mais	PROG
tous les hommes	après			richesse	courent		mais	

âb	yani	talâ	-ye	sefid	kam	mi-	âvarand
eau	c'est_à_dire	or	EZF	blanc	en_moins	IPFV	apporter.PRSS.3PL
eau	c'est-à-dire	or		blanc	[ils] manquent		

« Les hommes courent après tant de richesses, mais c'est l'eau (l'or blanc) qui est en train de leur manquer. »

➤ *kam budan* (litt. « être en moins »)

(16) *setâ computer dar otâq-e computer kam hast.*

se	tâ	computer	dar	otâq	-e	computer	kam	ast
trois	CLF	ordinateur	dans	salle	EZF	ordinateur	en_moins	être.PRSS.3SG
trois		ordinateur[s]	dans	salle	de	ordinateur[s]	en moins	sont

« Il manque trois ordinateurs dans la salle informatique. »

[2a] *sâat tâze hašt rob kam ast ru-ye sâat-e šahr vali havâ dârad târik mišavad.*

sâat	tâze	hašt	rob	kam	ast	ru	-ye
heure	tout_juste	huit	quart	en_moins	être.PRSS.3SG	sur	EZF
heure	tout juste	huit	quart	en moins	est	sur	

sâat	-e	šahr	vali	havâ	dârad	târik	mi-	šavad
horloge	EZF	ville	mais	temps	PROG	sombre	IPFV	devenir.PRSS.3SG
horloge	de	ville	pourtant	temps		sombre	devient	

« Il est huit heures moins le quart à l'horloge de la commune, et pourtant il commence à faire sombre. »<sup>33</sup>

33 NB : cet énoncé est légèrement différent de l'énoncé initial du QCB, d'Alphonse Daudet. On note un effacement du segment *Malgré l'heure insolite et l'ombre terrifiante*, dont il ne reste que

➤ *kam dâštan* (litt. « avoir en moins »)

(17) *Amir faqat yek zan kam dârad.*

amir	faqat	yek	zan	kam	dârad
Amir	juste	un	femme	en_moins	avoir.PRSS.3SG
Amir	juste	une	femme	en moins	a

« Il manque simplement une femme à Amir. »

Il convient de lire l'énoncé (17) avec sa valeur qualitative, signifiant que seul, Amir n'est pas heureux et que s'il était marié, il le serait, et non qu'Amir est un polygame qui pense qu'il manque une femme à son harem. En revanche, l'énoncé [8b] a une valeur quantitative, construite par le cotexte (cf. rôle du numéral) :

[8b] *naqšâ-ye vahšatnâki dârad az zânu be pâin pâhâyaš kutâh ast va se angošt kam dârad.*

naqš	-hâ	-ye	vahšatnâk	-i	dârad	az	zânu	be	pâin	
défaut	PL	EZF	terrible	INDF	avoir.PRSS.3SG	de	genou	à	partie inférieure	
défauts			terrible[s]		[il] a		à partir de	genou	à	partie inférieure

pâ	-hâ	-yaš	kutâh	ast	va	se	angošt	kam	dârad
jambe	PL	EPS3SG	court	être.PRSS.3SG	et	trois	doigt	en_moins	avoir.PRSS.3SG
jambes	ses		courtes	sont	et	trois	doigt[s]	en moins	[il] a

« Ses infirmités sont terribles : jambes écourtées sous les genoux, pieds difformes et auxquels il manque trois doigts. »<sup>34</sup>

➤ *kam mândan* (litt. « rester en moins »)

Comme les locutions précédentes, celle-ci signifie « manquer, faillir » ; c'est elle qui est employée dans les énoncés traduisant « s'en falloir de peu que ... », sous la forme de l'expression figée *kam mânde bud ke...* :

l'idée d'obscurité. C'est ainsi que mon informatrice a traduit [2a], souhaitant se concentrer sur l'autre partie de l'énoncé, celle qui contient le verbe *manquer*, dans un usage dont, de surcroît, elle n'était pas familière.

34 L'idée de difformité des pieds n'a pas été traduite, il s'agit d'une omission involontaire.

(18) *kam mânde bud ke zamin bo- xoram.*

kam	mânde	bud	ke	zamin	bo-	xoram
en moins	rester.PST.PTCP	être.PSTS.3SG	COMP	terre	SBJV	avaler.PRSS.1SG
en moins	resté	[il] était	que	terre	[je] avale	

« J'ai failli tomber. » (= Il s'en est fallu de peu que je tombe.)

On pourrait ainsi gloser (18) : « par rapport à tomber (scénario attendu par le locuteur), il y a quelque chose en moins et l'on ne peut pas dire que chute il y ait vraiment eu ».

Dans d'autres contextes, le verbe *mândan* (« rester ») peut figurer dans des énoncés exprimant le manque mais d'où *kam* est absent. Le verbe a alors un sujet syntaxique instancié, tel le pronom démonstratif *hamin* (« ceci même ») en [7a] :

[J'ai déjà témoigné beaucoup de respect à un certain personnage, beaucoup trop selon moi parce qu'il ne le mérite pas.]

[7a] *hamin mimând ke be pâ -yaš bi- oftam.*

hamin	mi-	mând	ke	be	pâ	-yaš	bi-	oftam
DEM	IPFV	rester.PSTS.3SG	COMP	à	pied	EPS3SG	SBJV	tomber.PRSS.1SG
ceci même	reste		que	à	pied	son	[je]	tombe

« Il ne manquerait plus que je me prosterne devant lui ! »

L'emploi d'un marqueur que l'on rend en français par « rester » n'est pas sans faire penser à ce que Sylvester N. Osu décrit dans ce volume, dans son étude consacrée au verbe *àg<sup>w</sup>ǫ* en ikwere.

L'énoncé [7a] admet une variante, signalée par mon informatrice, basée sur l'emploi de l'adjectif *nazdik* « proche » – je reviendrai plus loin sur cette observation :

nazdik	ast	ke	be	pâ	-yaš	bi-	oftam
proche	être.PRSS.3SG	COMP	à	pied	EPS3SG	SBJV	tomber.PRSS.1SG
proche	[il] est	que	à	pied	son	[je]	tombe

De ce tour d'horizon des emplois, on retiendra que *kam* peut être un morphème lié (affixe) ou bien un morphème libre, isolé ou élément formant un adjectif, un nom ou encore une locution verbale. En première approche, on peut dire que *kam* dénote une forme d'insuffisance – qualitative ou quantitative – qui concerne ce que j'ai appelé le siège du manque. *Kam* offre un riche potentiel aux locuteurs

du persan, son emploi dans des énoncés véhiculant l'idée de manque étant très fréquent.

## 5.2 Pourquoi parler d'un marqueur de l'insuffisance ?

Le dictionnaire de Lazard (1990, p. 339, s.v. *kam*) répertorie quatre sens pour *kam* (c'est moi qui introduit la numérotation) :

- 1) « en petite quantité, minime, peu abondant, peu nombreux, rare » (antonyme *ziâd*) ;
- 2) « en trop petite quantité, en moins » (antonyme *ziâd*) ; sont notamment citées ici les locutions *kam âmadan* « manquer » ou « être inférieur à » ; *kam âvardan* « manquer, se trouver à court de » ;
- 3) « peu, peu de » (est citée ici, entre autres, la formule *kam mânde bud ke ...* « il s'en est fallu de peu que ... »)
- 4) « trop peu, moins » (antonyme *ziâd*) ; sont notamment répertoriées ici les locutions *kam kardan* « réduire, diminuer » ou « déduire, soustraire » ; *kam gereftan* « sous-estimer, minimiser ».

Observons que toutes les notions proposées pour gloser *kam* ne peuvent pas être mises sur le même plan, certaines étant logiquement antérieures à d'autres. C'est le cas de « en moins » : si un « objet » quelconque est « en moins », il y a insuffisance par rapport au scénario attendu, visé ou espéré, mais rien de plus n'est dit sur cette insuffisance. Est-elle faible ou importante ? Cela n'est pas spécifié par *kam* (l'insuffisance n'est pas quantifiée). Mais si un énoncé véhicule l'idée qu'il y a « peu » d'un objet quelconque, alors il y a non seulement constat d'insuffisance, mais en plus quantification et représentation de la quantité en question comme faible ; s'il y a « trop peu » d'un objet quelconque, alors au constat d'insuffisance s'ajoutent la quantification de ce qui fait défaut ainsi qu'un jugement modal sur cette petite quantité, envisagée de façon négative.

Ceci constitue mon premier argument pour décrire *kam* comme un marqueur de l'insuffisance. Je pense, et m'efforcerai de montrer dans la section suivante (§ 5.3), que malgré l'étiquette commode de *quantifieur* qu'on lui applique, *kam* n'indique rien de la quantité qui fait défaut et que si une telle quantification a lieu, alors elle vient *de surcroît* et est imputable à d'autres marqueurs avec lesquels *kam* est agencé dans l'énoncé.

Un second argument réside dans le fait que certains énoncés de mon corpus, traduits par mon informatrice avec l'expression *be had-e kâfi* « au niveau suffisant », autre stratégie très courante pour exprimer le manque en persan, admettent une variante avec *kam* :

(19) *be had-e kâfi jor'at nadârad, nemitavânad vâred-e Resistance bešavad.*

be	had	-e	kâfi	jor'at	na-	dârad	ke
à	niveau	EZF	suffisant	courage	NEG	avoir.PRSS.3SG	COMP
à	niveau		suffisant	courage	ne pas	[il] a	afin que
be-	tavânad		vâred	-e	resistance	be-	šavad
SBJV	pouvoir.PRSS.3SG		membre	EZF	Résistance	SBJV	devenir.PRSS.3SG
[il] puisse			membre	de	Résistance	devenir	

« Il manque de courage, il ne pourra pas entrer dans la Résistance. »

Variante :

jor'at	kam		dârad	ne	mi	tavânad
courage	en_moins		avoir.PRSS.3SG	NEG	PROG	pouvoir.PRSS.3SG
courage	insuffisant		[il] a	ne pas	[il] peut	
vâred-e	-e		resistance	be		šavad
membre	EZF		Résistance	SBJV		devenir.PRSS.3SG
membre	de		Résistance	devenir		

(20) *širin šir-e mâdari be had-e kâfi nadârad.*

širin	šir	-e	mâdari	be	had	-e	kâfi	na-	dârad
Chirin	lait	EZF	maternel	à	niveau	EZF	suffisant	NEG	avoir.PRSS.3SG
Chirin	lait		maternel	à	niveau		suffisant	ne pas	a

« Chirin manque de lait. » (= Elle ne peut pas allaiter son enfant.)

Variante :

širin	šir	-e	mâdari	kam		dârad
Chirin	lait	EZF	maternel	en_moins		avoir.PRSS.3SG
Chirin	lait		maternel	insuffisant		a

(21) *âš namak nadârad. âšpaz be had-e kâfi namak dar âš narixte ast.*

âš	namak	na-	dârad	âšpaz	be had	-e kâfi	namak
soupe	sel	NEG	avoir.PRSS.3SG	cuisinier	à niveau	EZF	suffisant sel
soupe	sel	ne pas	a	cuisinier	à niveau	suffisant	sel
dar	âš	na-	rixte	ast			
dans	soupe	NEG	verser.PST.PTCP	être.PRSS.3SG			
dans	soupe	ne pas	versé	a			

« La soupe manque de sel : le cuisinier n'a pas assez salé la soupe. »

Variante :

âšpaz	namak	dar	âš	kam	rixte	ast
cuisinier	sel	dans	soupe	en_moins	verser.PST.PTCP	être.PRSS.3SG
cuisinier	sel	dans	soupe	insuffisant	versé	a

On pourra aussi trouver fructueux de rapprocher les trois énoncés (19), (20) et (21) de l'exemple [6d] du QCB ; il s'agit d'une assertion négative dans laquelle se construit non l'insuffisance de la propriété « confiance », mais au contraire le haut degré de cette propriété :

[H. S. est un animateur de télévision qui a beaucoup d'aplomb.]

[6d] *Harald Schmidt xeili porru ast va biš az had be xodaš e'temâd dârad.*

Harald Schmidt	xeili	porru	ast	va	biš	az	had	be
H. S.	très	hardi	être.PRSS.3SG	et	plus	de	niveau	à
H.S	très	hardi	est	et	plus	que	niveau	envers
xod	-aš	e'temâd	dârad					
REFL	EPS3SG	confiance	avoir.PRSS.3SG					
lui-même		confiance	[il] a					

« Harald Schmidt ne manque pas de confiance en lui ! »

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le persan rende le haut degré de la propriété « confiance » par une assertion positive dans laquelle le syntagme prépositionnel *be had-e kâfi* « au niveau suffisant » est pour ainsi dire inversé en *biš az had* « plus que [le] niveau ». D'après mon informatrice, une variante de cet

énoncé avec *kam* est possible (*Harald Schmidt xeili porru ast va be xodaš e'temâd kam nadârad*), bien que, selon elle, la version initiale ([6d] ci-dessus) lui soit sans doute préférée par une majorité de locuteurs.

C'est sur la base des deux arguments donnés ci-dessus que j'ai été amenée à qualifier *kam* de marqueur de l'insuffisance, celle-ci pouvant être quantitative ou qualitative. La section suivante devrait permettre de valider cette analyse par l'examen d'énoncés.

Qui dit jugement modal d'insuffisance dit **point de repère** ou niveau servant de repère. La section suivante (§ 5.3) permettra de montrer comment celui-ci se construit. Qui dit jugement modal d'insuffisance dit également **source modale** : quelle est l'instance qui attend ou vise la réalisation d'un certain procès, ou qui attend ou vise la présence d'un certain « objet », mais finalement constate un écart avec le scénario attendu et l'énonce ? On verra dans ce qui suit que cela peut être le locuteur ou la doxa, comprise comme l'ensemble des représentations socialement prédominantes dans une conjoncture socio-historique donnée. Si c'est la doxa, alors le locuteur s'en fait le relais. Si le jugement modal d'insuffisance n'est pas doxique mais plus strictement subjectif, alors on verra aussi qu'il peut y avoir introduction d'une dimension polémique mettant en jeu la relation inter-subjective.

### 5.3 *Kam* : éclairage théorique

Il s'agit à présent d'apporter une réponse aussi précise que possible à la question de la présence de *kam* dans des énoncés persans exprimant le manque : quelle est donc la spécificité de ce quantifieur qui lui permet de fonctionner dans de tels énoncés ? J'ai parlé plus haut, reprenant les termes de Culioli, de « mise en relief » de l'altérité : de quelle façon *kam* met-il l'altérité en jeu ? On trouve dans Osu (2011, p. 36–44) des réflexions poussées sur le statut de l'altérité dans le cadre de la TOPE ; ce linguiste propose notamment de distinguer entre la source de l'altérité, le traitement de l'altérité et le type de l'altérité. Le recours à ces concepts devrait permettre de mieux cerner la spécificité de *kam*.

Partons de l'énoncé (22) :

(22) *nemâyande-ye širâz penjâ tâ rai kam dâšt tâ dobâre entexâb bešavad.*

nemâyande	-ye	širâz	penjâ	tâ	rai	kam	dâšt
député	EZF	Chirâz	cinquante	CLF	voix	en_moins	avoir.PSTS.3SG
député	de	Chirâz	cinquante		voix	en moins	eut

tâ	dobâre	entexâb	be-	šavad
COMP	à_nouveau	élu	SBJV	devenir.PRSS.3SG
pour que	à nouveau	élu	[il] soit	

« Il a manqué 50 voix au député de Chirâz pour être ré-élu. »

*Kam* porte ici sur *penjâ tâ rai* (« cinquante voix »). Cet énoncé contient une proposition adverbiale de but, *tâ dobâre entexâb bešavad* « pour qu'il soit ré-élu ». Cette proposition ne constitue pas une assertion, comme le mode subjonctif l'indique ; son rôle est autre et consiste à fournir un point de repère, en rapport avec le code électoral iranien : pour être ré-élu, il faut et il suffit d'obtenir tant de voix. L'énoncé (22) peut ainsi se gloser : « par rapport à ce nombre de voix nécessaire, il y a insuffisance (*kam*) et par conséquent on ne peut pas dire que le député est ré-élu ».

Qui dit insuffisance dit écart entre  $x'$ , le nombre de voix que le député désirait ou pensait obtenir, et  $x$ , le nombre de voix effectivement reçues, tel qu'il a été constaté à l'issue du processus électoral. Notons que  $x$  est construit sur le plan T (temporel), tandis que  $x'$  est construit sur le plan S (subjectif). Comme il y a un rapport de non-conformité entre  $x$  et  $x'$ , on peut avancer que l'altérité en question est de **source subjectivo-temporelle**.

De plus, les deux valeurs  $x$  et  $x'$  co-existent car la visée de  $x'$  sur le plan S n'empêche pas la localisation de  $x$  sur le plan T, et réciproquement. Ne pas éliminer l'une des deux valeurs revient à dire que les deux sont maintenues. Donc, on peut dire qu'en termes de **traitement**, l'altérité est **prise en compte et maintenue** (Osu, 2011, p. 41–42), et que le **type** d'altérité en jeu est **faible**, car les deux valeurs  $x$  et  $x'$  co-existent.

Il convient de souligner que *kam* lui-même ne dit rien au sujet des voix qui ont fait défaut au député : est-ce un nombre important ou faible ? *Kam* marque simplement qu'il y a un écart entre  $x$  et  $x'$  en défaveur du député (siège du manque). C'est le numéral *penjâ* (« cinquante ») qui permet la quantification puis l'appréciation de la quantité en rapport avec le nombre d'électeurs : en l'occurrence, Chirâz étant une grande ville, 50 voix manquantes représente une quantité faible. En d'autres termes, l'interprétation de « faible quantité » est permise par le contexte. Il serait d'ailleurs intéressant de voir ce qui se passerait si on remplaçait 50 par 50 000 ou 1 million : pourrait-on toujours employer *kam* ?

Examinons un deuxième énoncé :

[6b] *âyâ čin dârad kârgar-e arzân kam mi- âvarad?*

âyâ	č	dârad	kârgar	-e	arzân	kam	mi-	âvarad
q	Chine	PROG	main-d'œuvre	EZF	bon marché	en_moins	IPFV	apporter.PRSS.3SG
est-ce que	[la] Chine		main-d'œuvre		bon marché			manque

« La Chine est-elle en train de manquer de main-d'œuvre bon marché ? »

*Kam* porte ici sur *kârgar-e arzân* (« main-d'œuvre bon marché »). Cet énoncé est différent de (22), en raison de sa forme interrogative et du caractère implicite de la proposition adverbiale de but<sup>35</sup>. On peut toutefois reconstruire celle-ci : « pour bien faire tourner son industrie, à moindre coût ». Cette proposition fournit un point de repère, en rapport avec le programme de développement de la Chine : pour bien faire tourner son industrie, à moindre coût, il est nécessaire d'avoir telle quantité de main-d'œuvre. L'énoncé [6b] peut ainsi se gloser : « par rapport à cette main-d'œuvre bon marché nécessaire, y a-t-il insuffisance ? ».

Le locuteur demande si l'on a un écart entre d'une part *x'*, la main-d'œuvre bon marché nécessaire (*x'* étant construit sur le plan S), et d'autre part *x*, la main-d'œuvre bon marché effective (*x* étant localisé sur le plan T), écart qui est en défaveur de la Chine, siège du manque.

Reprenons à présent l'énoncé (14), cité plus tôt dans cette section : *ruzbeh kam-bud-e mohabat-e pedâri va mâdari dârad*.

Le marqueur *kam-* n'est pas autonome ici parce qu'il entre dans le nom composé *kam-bud-e*. Il porte sur *mohabat-e pedâri va mâdari* (« tendresse paternelle et maternelle »). Une proposition adverbiale implicite mais restituable fournit un point de repère : « pour être un enfant heureux et épanoui<sup>36</sup> », voire bien sûr « pour être un adulte heureux et épanoui », une certaine quantité de tendresse parentale est nécessaire. L'énoncé (14) peut ainsi être glosé : « par rapport à cette quantité de tendresse nécessaire de la part des parents, il y a insuffisance (*kam*) ».

On note une différence avec les deux énoncés précédents : dans le cas de *Ruzbeh*, il n'existe pas de niveau-repère de tendresse parentale qui soit réglementairement institué (cas de la ré-élection du député en (22)) ou objectivement

<sup>35</sup> D'après mes observations, ce type de subordonnée est d'ailleurs rarement explicite (dans le QCB, seuls [6a] et [6c] le contiennent).

<sup>36</sup> Cette explicitation nous montre qu'il ne s'agit pas d'une vraie adverbiale de but, et que cette étiquette sémantique n'est qu'une commodité, y compris en (22), en [6b] et en (23). En (14), la subordonnée restituable semble tenir autant du but que de la conséquence, mais il ne s'agit là que d'un simple effet de sens. Cette subordonnée a manifestement un rôle méta-discursif, puisqu'on peut la paraphraser par « afin que l'on puisse dire de lui qu'il est un enfant heureux et épanoui ».

déterminable (cas de la main-d'œuvre bon marché en Chine en [6b]). La source modale du jugement d'insuffisance est ici directement liée aux attentes et à l'univers de référence du locuteur (cf. la « dimension prédiscursive des discours » de Paveau 2003). Mais cette différence est somme toute superficielle puisque ce qui est constant, c'est que la valeur  $x'$ , la quantité de tendresse parentale souhaitable, nécessaire au bon développement de Ruzbeh, se construit sur le plan S.

Est également constant le fait que l'on a un écart entre  $x'$  et  $x$ ,  $x$  étant ici la quantité de tendresse que Ruzbeh reçoit effectivement de la part de ses parents, valeur construite, elle, sur le plan T. Cet écart est en défaveur de Ruzbeh (siège du manque). C'est un rapport de non-conformité qui existe entre  $x$  et  $x'$  (principe de la « déconvenue référentielle »).

#### 5.4 Kam et la quantification

On pourrait multiplier les exemples à l'infini, le rôle de *kam* resterait stable en synchronie, si mon hypothèse est valide. Mais deux énoncés, [8d] et (23), vont permettre de revenir sur la question de la quantité, question importante puisque je soutiens que *kam* ne marque pas lui-même une quantité (faible ou autre) :

[8d] *man namak va roqan rixteam faqat felfel sabz-e tond kam dêrad.*

man	namak	va	roqan	rixte	-am	faqat
1sg	sel	et	huile	verser.PST.PTCP	être.PRSS.1SG	seulement
je	sel	et	huile	versé	ai	seulement
felfel	sabz	-e	tond	kam	dêrad	
poivre	herbe	EZF	relevée	en_moins	avoir.PRSS.3SG	
piment				en moins	a	

« J'ai mis du sel et de l'huile, il ne manque plus que le piment (et le tour est joué). »

Le plat préparé s'appelle *kašk bademjân* (« purée d'aubergines à l'iraniennne »). *Kam* porte ici sur *felfel sabz-e tond* (« piment »). Une proposition adverbiale implicite mais restituable fournit un point de repère : « pour obtenir ce qu'on appelle *kašk bademjân* », le piment est nécessaire. L'énoncé [8d] peut ainsi être glosé : « par rapport aux ingrédients nécessaires, il y a insuffisance ».

Il est très clair que *kam* ne dit rien de la quantité de piment à ajouter (cela peut être affaire de goût personnel ou de tradition familiale), mais il indique que tant que je n'ai pas ajouté le piment à la préparation (tant que le piment est « en

moins »), ce que je prépare ne peut pas être appelé *kašk bademjân*. *Kam* permet au locuteur de souligner l'écart entre d'une part *x'*, le nombre d'ingrédients nécessaires pour faire ce plat, et d'autre part *x*, le nombre d'ingrédients déjà dans le plat en préparation, qui est moindre.

Il s'agit toujours d'une altérité de source subjectivo-temporelle : ce qui est constaté en *T* n'est pas conforme (ou du moins pas encore) à ce qui est nécessaire pour *S*, de par la recette du *kašk bademjân*. Au niveau du traitement, l'altérité est toujours prise en compte et maintenue, et elle est toujours de type faible.

Avec l'énoncé (23), la réflexion sur le marquage de la quantité peut être encore approfondie :

(23) *Hosein yek dandân kam dêrad.*

hosein	yek	dandân	kam	dêrad
Hossein	un	dent	en_moins	avoir.PRSS.3SG
Hossein	une	dent	en moins	a

« Il manque une dent à Hossein. »

*Kam* porte ici sur *dandân* (« dent »). Une proposition adverbiale implicite mais restituable fournit un point de repère : « pour avoir une denture complète », il est nécessaire d'avoir 32 dents, telle est la norme chez les êtres humains. L'énoncé (23) peut ainsi se gloser : « par rapport à ce nombre de dents attendu, il y a insuffisance et par suite on ne peut pas dire que Hossein a une denture complète ».

Avec *kam*, le locuteur souligne l'écart entre *x'*, le nombre de dents attendu, et *x*, le nombre de dents effectivement dans la bouche de Hossein, qui est moindre. Il s'agit toujours d'une altérité de source subjectivo-temporelle : ce qui est constaté en *T* n'est pas conforme à ce qui est attendu.

*Kam* lui-même ne dit rien au sujet du nombre de dents qui font défaut à Hossein : est-ce un nombre important ou faible ? *Kam* marque simplement qu'il y a un écart entre *x* et *x'* en défaveur de Hossein (siège du manque). C'est le numéral *yek* (« un ») qui permet la quantification puis l'appréciation de la quantité en rapport avec le nombre de dents attendu (32) : en l'occurrence, nos connaissances encyclopédiques, et elles seules, nous permettent de dire qu'il s'agit d'une quantité faible. Il serait intéressant de voir ce qui se passerait si on remplaçait 1 par 10, 20 ou même 29 : pourrait-on toujours employer *kam* ? Mon avis sur ce point est qu'en dehors de toute recherche humoristique (qui impliquerait un détournement des marqueurs), il serait impossible, tant en persan qu'en français d'ailleurs, de dire qu'il manque 29, 30 ou 31 dents à Hossein. On devrait nécessairement recourir à un autre type d'énoncé, par exemple *Hossein n'a pratiquement plus aucune dent*.

- Pour conclure sur la question de la quantification, on soulignera trois choses.
- 1) *Kam* lui-même ne marque pas la « faible quantité » mais il a des affinités avec des contextes qui frayent le chemin vers cette interprétation. Le sens « peu » indiqué dans les dictionnaires ne peut donc être qu'un **effet de sens**, c'est-à-dire une interprétation strictement locale, liée à la présence d'autres marqueurs quantifiant ce qui est « en moins » (tels des numéraux cardinaux), et ce relativement à un point de repère, construit explicitement dans l'énoncé (cas de [22]) ou bien implicite mais restituable.
  - 2) Lorsque, dans les conditions qui viennent d'être décrites, l'énoncé contenant *kam* renvoie à une faible quantité manquante, alors cette petite quantité est toujours envisagée de façon négative, c'est-à-dire comme la négation d'une grande quantité. *Kam* est l'équivalent de *na ... ziâd* ou de *na ... yek doniâ* (« pas ... beaucoup »)<sup>37</sup>.

On en veut pour preuve le fait que l'énoncé [10b] figurant dans le § 3.2.3, avec la structure *arzeš kam dêrad* « a peu de valeur », admet une variante (citée elle dans le § 3.2.1) en *ziâd arzeš na-dêrad* (« n'a pas beaucoup de valeur »). On peut également prendre appui sur l'énoncé [10d] du QCB, assertion positive construite avec *yek doniâ*, et ses deux variantes indiquées par mon informatrice, qui sont, elles, des assertions négatives construites avec *kam* :

[J'ai un article et deux communications à préparer et trois paquets de copies à corriger.]

[10d] *man yek doniâ kêr dêram*.

man	yek	doniâ	kêr	dêram
1sg	un	monde	travail	avoir.PRSS.1SG
je	beaucoup		travail	ai

« Le travail ne manque pas ! »

Variantes contenant le quantifieur *kam* :

a) mi-	bini	kêr	-am	kam	nist
IPFV	voir.PRSS.2SG	travail	EPS1SG	en_moins	être.PRSS.3SG.NEG
[tu] vois		travail	mon	peu	n'est pas

<sup>37</sup> *Ziâd* et *yek doniâ* signifient « beaucoup » voire « infiniment ».

b) mi-	bini	kâr	kam	na-	dâram
IPFV	voir.PRSS.2SG	travail	en_moins	NEG	avoir.PRSS.1SG
[tu] vois		travail	peu	ne pas	[j]ai

Ici le jugement modal d'insuffisance est strictement subjectif (le locuteur ne se fait pas le relais de la doxa). Observons au passage l'introduction d'une dimension polémique mettant en jeu la relation avec l'interlocuteur. Tel est le sens que je trouve à l'introduction tout à fait spontanée, par mon informatrice, de la forme verbale *mibini* (« tu vois ») dans les deux variantes de [10d] citées : cette forme permet au locuteur de prendre l'interlocuteur à témoin de la situation et, en construisant une valeur polémique, fournit un renchérissement exclamatif comparable à celui de l'énoncé français initial.

3) Il se peut en revanche que d'autres marqueurs entrant dans les énoncés persans exprimant le manque renvoient, eux, à l'idée de petite quantité. Je pense en particulier à :

– *nazdik* (« proche, près de »), cf. exemples [5b] en § 3.2.2 et variante de [7a] en § 5.1) ;

– *kutâhi kardan* « manquer de faire, ne pas faire » (*litt.* « faire petitesse »). L'exemple [3c], déjà cité à la fin du § 3, admet une variante de ce type, selon mon informatrice :

[3c] *to u-râ hâmele kardi, az vazâyefat nemitavâni kutâhi bokoni.*

to	u	-râ	hâmele	kardi	az	vazâyef	-at
2sg	3sg	DEF	enceinte	faire.PSTS.2SG	de	devoir.PL	EPS2SG
tu	la		enceinte	fis	de	devoirs	tes
ne-	mi-	tavâni		kutâh	-i	bo-	koni
NEG	IPFV	pouvoir.PRSS.2SG		petit	NMLZ	SBJV	faire.PRSS.2SG
ne pas	[tu] peux			petitesse		faire	

« C'est toi qui l'as mise enceinte, tu ne peux pas manquer à tes obligations. »

Ce type d'énoncé n'est pas sans évoquer l'emploi de certains marqueurs dans d'autres langues étudiées dans ce volume, tels *short* dans la construction anglaise <X SHORT OF Y> qu'étudie Vincent Hugou et le marqueur transcatégoriel *tuuti* du wolof, analysé par Augustin Ndione, qui véhicule l'idée de petitesse et se traduit tantôt par « être petit », tantôt par « un peu » dans des énoncés exprimant le manque.

En résumé, cette analyse aura montré que dans les énoncés persans contenant le marqueur *kam* et exprimant le manque, une subordonnée au rôle méta-discursif (voir note 36), explicite ou bien implicite mais reconstituable, fournit un point de repère pour construire une valeur  $x'$ , qui est la valeur visée ou désirée / souhaitable, donc construite sur le plan S. *Kam* indique un écart entre  $x'$  et une autre valeur  $x$ , qui elle est la valeur effectivement observée / constatée, donc construite sur le plan T,  $x$  étant moindre que  $x'$ .

Qui dit écart, non-conformité, dit altérité : cette dernière est subjectivo-temporelle (niveau de la source de l'altérité). Comme les deux valeurs  $x$  et  $x'$  sont maintenues, l'altérité est prise en compte et maintenue (niveau du traitement de l'altérité). Enfin, dès lors que les deux valeurs coexistent, l'altérité en jeu est faible (niveau du type de l'altérité).

La mesure de l'écart séparant  $x'$  de  $x$  peut être subjectivement assumée (cf. (14) par exemple) ou de nature doxique (en (22), le code électoral en vigueur fait foi, en (23), les connaissances anatomiques partagées font autorité, etc.). *Kam* peut être morphème libre (isolé ou bien élément d'un nom composé ou d'une locution verbale) ou bien il peut être morphème lié (affixe). Sa portée est différente d'un énoncé à l'autre. Les marques de temps et de modalité (par exemple, la modalité assertive ou interrogative) de l'énoncé peuvent varier, etc. En d'autres termes, la variation peut être très grande, mais si l'hypothèse proposée est valide, *kam* aura toujours le même rôle en persan contemporain.

## 6 Conclusion

Dans cette étude, le français sert de métalangue, de par les énoncés du questionnaire commun de base (QCB), construits autour du verbe *manquer* ou du nom *manque*. Je me suis basée sur le QCB traduit en persan. D'autres énoncés ont pu s'y ajouter, la source de contrôle de la bonne formation de *tous* les exemples ayant été mon informatrice, M<sup>me</sup> Bajelan.

Un inventaire aussi complet que possible des lexèmes, locutions et structures permettant d'énoncer le manque en persan a été proposé. Au fur et à mesure que cet inventaire se déroulait, je me suis efforcée 1) d'indiquer si les marqueurs repérés étaient l'objet de contraintes morphosyntaxiques particulières, et 2) de spécifier les valeurs sémantiques rencontrées dans les énoncés<sup>38</sup> : le ratage (*na +*

---

38 Il s'agit certes d'effets de sens, donc de valeurs locales liées à l'interaction des marqueurs présents dans l'énoncé, à la situation-repère, au cotexte, à la relation interpersonnelle en jeu, etc., mais ces valeurs contribuent à éclairer la problématique de l'expression du manque.

verbe), la privation (*bi*), la petitesse (*kutâhi*), la proximité (*nazdik*), l'insuffisance (*kam*), la perte (*az dast dâdan*, *az kise raftan*), la vacuité (*xâli budan*, *šâne xâli kardan*), l'erreur (*eštebâh kardan*, *xatâ kardan*, *xatâ šodan*), le défaut (*nâqes budan* et *naqs dâštan*), le reste (verbe *mândan*, accompagné ou non de *kam*), ou encore le passage et la traversée (*rad šodan*, *gozaštan*).

J'ai ensuite organisé cet inventaire d'une manière synthétique, suivant un schéma potentiellement applicable à d'autres langues étudiées dans ce volume. À cette étape, on a opposé d'un côté certaines stratégies énonciatives d'expression du manque, qualifiées de centrales parce qu'elles sont de loin les plus nombreuses et qu'elles reposent sur la prise en compte et le maintien de l'altérité entre le scénario attendu (réalisation d'un procès, présence d'un « objet ») et le scénario représenté (non-réalisation du procès ou non-atteinte du résultat escompté, absence de l'« objet ») ; d'un autre côté, des stratégies qui ne reposent pas sur ce même traitement de l'altérité et qui ont donc été situées à la limite du domaine sémantique du manque (voir le schéma proposé à la fin du § 4). Comme l'altérité est « de fondation » (Culioli, 1990, p. 97), elle reçoit nécessairement une forme de traitement, et je fais l'hypothèse que dans ce cas, elle est maintenue. La vérification de cette hypothèse pourra faire l'objet d'une recherche ultérieure.

Ce travail s'est achevé avec une étude énonciative de *kam* dans l'expression du manque en persan. Un rôle a pu être proposé pour ce marqueur, rôle qui est stable en synchronie mais compatible avec la variété quasi-illimitée des énoncés.

Au terme de cette étude, il paraît approprié de proposer quelques observations sémantiques de portée générale, à défaut de réelles *conclusions* – terme trop présomptueux à ce stade. Ces observations ont été rendues possibles par la méthode de « traduction à rebours » des marqueurs que l'on a appliquée dans cette contribution. Plus précisément : en partant du français, on a traduit des énoncés contenant *manquer* ou *manque* à l'aide de marqueurs particuliers en persan. On s'est alors systématiquement posé la question de savoir si lesdits marqueurs pourraient se traduire autrement que par *manquer* ou *manque* en français, dans d'autres contextes. On a ensuite tenté de dégager, ne serait-ce qu'intuitivement, des liens sémantiques entre les diverses valeurs ainsi mises en avant.

Certains marqueurs ont en commun d'exprimer les notions (comprises ici comme « idées ») d'absence et de vide. Il s'agit de *na*+verbe, de *nâ*+adjectif ou nom, de *bi*(-) + adjectif ou nom, de *xâli budan* et de *šâne xâli kardan*. On pourrait peut-être aussi inclure les locutions *az dast dâdan* et *az kise raftan*, dont la métaphore exprime l'idée de perte, qui elle-même a pour résultat l'absence.

Ce ne sont pas tous les marqueurs qui sont liés par les idées d'absence et de vide, loin s'en faut, et il convient de souligner que ces deux notions n'épuisent pas la question du manque. D'autres marqueurs se situent au contraire du côté de

la présence et de l'existence. On pense en premier lieu à ceux qui marquent l'insuffisance (*kam*, *be had-e kâfi*, *adam* + nom...), avec laquelle un rapprochement sémantique peut être fait avec les notions de défaut et d'erreur (*nâqes budan* et *naqs dâštan* ; *eštebâh kardan*, *xatâ kardan*, *xatâ šodan*). On peut sans difficulté ajouter ici des marqueurs en apparence plus isolés, mentionnés au début de ce chapitre, tels *na-istâdan* (« ne pas se tenir debout », le sujet syntaxique étant [+ animé humain]), *laqzidan* (« glisser », s'agissant du pied) ou encore *tang šodan* (« devenir étroit, serré », en parlant du cœur), qui tous dénotent diverses formes de dysfonctionnement du référent du sujet syntaxique.

Lors de l'analyse de *kam*, on a vu que l'on peut passer de « en moins, insuffisant, trop peu important » à « peu important », c'est-à-dire à une quantification du manque, ce qui donne alors l'idée de petite quantité évaluée négativement. Cela peut se faire par la combinaison de *kam* et d'autres marqueurs dans le même énoncé, ou encore par le recours à *nazdik* ou *kutâhi kardan*.

Enfin, à partir des idées d'erreur et de cheminement vers l'erreur ((*be*) *qalat raftan*, *be xatâ raftan*), on perçoit un lien avec la notion de traversée et de dépassement : divers scénarios extralinguistiques (l'inaptitude d'un chasseur, l'absence de vigilance d'un piéton, le sommeil du voyageur, etc.) peuvent faire qu'un projectile ou un être humain dépasse par erreur la cible de son déplacement et traverse un espace de manière indue.

On constate qu'il est possible d'établir des liens sémantiques entre les marqueurs de l'inventaire en les organisant en divers sous-réseaux, dont certains présentent un « air de famille » et se recouvrent partiellement. En revanche, un lien paraît en première approche (très) difficile à établir : c'est celui entre le réseau de marqueurs dénotant l'absence et / ou le vide et tous les autres qui, eux, se situent du côté de la présence et de l'existence. Et c'est là où l'approche théorique de *kam* est éclairante, si mon analyse est juste : dire que l'altérité est prise en compte et maintenue, c'est dire que l'on a à la fois absence et présence, non pas linéairement, mais dans la coexistence des deux valeurs *x* et *x'* ; plus précisément on a construction subjective d'une absence liée à une présence. Je fais l'hypothèse que *manque* et *manquer* en français fonctionnent de la même manière, *kam* étant sans doute au plus près « l'expression du manque en persan ».

On espère que ces observations sémantiques contribueront à mieux cerner la notion (au sens technique cette fois,) de /manque/ en français, en permettant, conjointement avec les observations faites dans d'autres langues, de rechercher des points communs entre langues et d'éventuels mécanismes généralisables dans l'expression du manque à travers les langues.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Site Lexilogos, [[http://www.lexilogos.com/persan\\_dictionnaire.htm](http://www.lexilogos.com/persan_dictionnaire.htm)].  
*Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, traduit en persan par Ahmad Shamlou, [<http://behdad.org/books/shamlou/thelittleprince/text/thelittleprince.html>].

### Dictionnaires et glossaires

- Beroukhim B., 1975, *Dictionnaire persan-français contenant 40 000 mots et expressions en vogue dans la langue et la littérature persanes*, Téhéran, Librairie Y. Beroukhim et fils.  
 Ernout Alfred et Meillet Antoine, 1967 [1932], *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.  
 Groussier Marie-Line et Rivière Claude, 1993, *Les mots de la linguistique : lexique de linguistique énonciative*, Paris/Gap, Ophrys.  
 Lazard Gilbert, 1990, *Dictionnaire persan-français* (avec l'assistance de Mehdi Ghavam-Nejad), Leyde/Téhéran, E. J. Brill/Iran University Press.  
*The Leipzig Glossing Rules: Conventions for Interlinear Morpheme-by-Morpheme Glosses*, [<https://www.eva.mpg.de/lingua/pdf/Glossing-Rules.pdf>]  
*Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), [<http://www.atilf.fr/tlfi>], ATILF – CNRS et Université de Lorraine.

### Sources secondaires

- Adamczewski Henri et Delmas Claude, 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin.  
 Bourdin Philippe, 1998, « Deixis directionnelle et "acquis cinétique" : de "venir" à "arriver" à travers quelques langues », *Travaux linguistiques du CERLICO 12 : La Référence -2- Statut et processus*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 183–203.  
 Culioli Antoine, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. I : *Opérations et représentations*, Paris/Gap, Ophrys.  
 Culioli Antoine, 1999a, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. II : *Formalisation et opérations de repérage*, Paris/Gap, Ophrys.  
 Culioli Antoine, 1999b, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. III : *Domaine notionnel*, Paris/Gap, Ophrys.  
 De Fouchécour Charles-Henri, 1985, *Éléments de persan*, Paris, Publications Orientalistes de France.  
 Delmas Claude, 1995, « L'énonciation du "manque" en anglais », *Langage, Langues et Linguistique 2*, Université de Paris III (Publications des Amis du Crelingua).  
 Haudry Jean, 1984, *L'Indo-européen*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ? 1798).  
 Kaboré Raphaël, Platiel Suzy et Ruelland Suzanne, 1998, « Réflexions sur la négation dans quelques langues africaines », *Faits de langues 11–12 : Les langues d'Afrique subsaharienne*, p. 219–30.

- Lambton Ann K. S., 1981, *Persian Grammar Including Key*, Cambridge, Londres, New York [etc.], Cambridge University Press.
- Lapaire Jean-Rémi, 1993, « Le concept d'opération », in Lapaire J.-R. et Rotgé W., *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Larrea Paul et Rivière Claude, 2010, *Grammaire explicative de l'anglais* (4<sup>e</sup> édition), Paris, Pearson.
- Osu Sylvester N., 2011, *Entre énonciation, phonologie et ethnolinguistique : contribution à la description de l'ikwere*. Dossier de synthèse, Habilitation à Diriger des Recherches, Université d'Orléans.
- Paveau Marie-Anne, 2003, « L'entrée Doha : pour un traitement rigoureux d'une notion floue », *Mots. Les langages du politique* [en ligne] 71, [<https://doi.org/10.4000/mots.8683>].
- Polge Olivier, 2007, *Étude du prédicat want et de ses emplois en anglais contemporain*, thèse de doctorat, Université Paris-Diderot.
- Polge Olivier, 2008, « *Want* : du manque au désir », in Groussier M.-L. et Rivière C. (éd.), *Cahiers de Recherche en Grammaire Anglaise 10 : De la notion à l'énonciation et retour*, Paris/Gap, Ophrys, p. 107–126.
- Polge Olivier, 2010, « Subjectivisation de *need* et *want* en anglais moderne et contemporain », in Delesse C., Lowrey B. et Toupin F. (éd.), *Actes du premier Colloque Bisannuel de Diachronie de l'Anglais (CBDA1)*, Paris, Publications de l'Association des Médiévistes Anglistes de l'Enseignement Supérieur (Publications de l'AMAES 31), p. 129–144.
- Ricca Davide, 1992, « Le couple de verbes déictiques “andare” / “venire” en italien : conditions d'emploi et variabilités », in Morel M.-A. et Danon-Boileau L. (éd.), *La Deixis*, Paris, Presses universitaires de France, p. 277–286.